

La moisson d'une vie

THÉÂTRE ● Un texte lumineux, deux comédiennes tout en profondeur et en vérité: «Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone» constitue une merveille de pièce. Elle est à redécouvrir dès ce soir au Théâtre Am Stram Gram de Genève

Catherine Prélaz

Il y a onze ans, sur la scène du Poche, les Genevois découvraient une pièce enchantée, «Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone», de l'auteur et poète québécois Michel Garneau. Aujourd'hui directeur de ce même théâtre, Philippe Morand a choisi de reprogrammer ce merveilleux texte, mais dans le cadre d'un échange avec une autre institution. C'est donc sur le plateau d'Am Stram Gram qu'on découvrira dès ce soir une nouvelle version d'«Emilie...». Si le metteur en scène, le scénographe et les deux comédiennes sont les mêmes, le spectacle a grandi avec le temps, et gagné encore en profondeur. Tout comme Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud, qui incarnent respectivement Emilie la poétesse et Uranie la musicienne, deux sœurs artistes qui ont réellement vécu au XIXe siècle. Pour nous, elles sont remontées à la source de cette magnifique aventure théâtrale, poétique et humaine.

— Vous souvenez-vous, l'une et l'autre, de votre première rencontre avec cette pièce, il y a onze ans?

Yvette Théraulaz. — Je me souviens d'une grande rencontre avec un texte et avec un personnage, avec ce qu'il me racontait à ce moment de ma vie. Emilie va au bout de sa démarche d'artiste, avec beaucoup de rigueur. J'avais besoin d'un tel modèle. Des phrases me sont restées. Emilie dit: «Je ne veux jamais rien diminuer», ou encore: «La surface ne prouve pas la profondeur.» J'ai aussi le souvenir fort de ces deux personnages ensemble, d'une relation sans conflit.

Véronique Mermoud. — Ce qu'il y a eu d'essentiel pour moi, c'était la rencontre avec Yvette. Un accord tel que le nôtre entre deux artistes, c'est rare, et cela explique aussi la force du spectacle. Rencontrer un être dans la vie, c'est autre chose que de rencontrer un personnage!

— Le temps a passé. Que signifie cette pièce pour vous aujourd'hui?

Y. M. — Elle représente le bonheur de retravailler avec Yvette, mais pas pour refaire le même spectacle. Nous avons



Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud partagent une magnifique aventure théâtrale. Di Noffi

vieilli. Certaines questions me taraudent davantage, en particulier celle de la mort. Or la pièce en parle sans terreur. Elle nous dit: «Avant de partir, essayons de remplir du mieux possible ce que nous avons à bien vieillir.»

Y. T. — Ce texte parle de «comment être au monde». Je me suis demandé quel chemin j'avais fait depuis la première fois. Il y a dix ans, j'avais l'im-

pression, un peu naïve, de coller au personnage d'Emilie. Aujourd'hui, je suis plus humble, car bien en deçà d'un engagement comme le sien. Or j'aimerais ne pas me résigner, continuer à faire du théâtre avec indignation, à rendre hommage à la vie, comme le disait Véronique. La pièce le dit aussi: «Tout acte devrait être un acte sacré.»

V. M. — Certains personnages nous interpellent, même s'ils ne nous ressemblent pas. Ura-

nie est épanouie, détendue, pleine de musique et de bonheur. Manifestement, ce n'est pas Véronique! Je suis quelqu'un de plus sombre. Mais c'est très intéressant d'essayer d'aller chercher ce bonheur au fond de soi. Même si je n'y arrive pas toujours.

— Faire un spectacle différent, était-ce votre volonté, en même temps que celle de votre metteur en scène, Philippe Morand?

Y. T. — La première fois, nous étions plus naïfs, plus idéalistes. Emilie était lumineuse, magnifique, incandescente. Nous nous rendons compte aujourd'hui que c'est plus difficile que ça d'avoir une éthique de vie. C'est un travail qui se fait dans la douleur.

«Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone», Le Poche à Am Stram Gram, Genève, dès ce soir et jusqu'au 30 janvier. Loc.: (022) 310 37 59

Le Temps

18 janvier 2000



THÉÂTRE

Le charme d'Emilie à Am Stram Gram



SABRILE MEISTERAZURKOMATIO

Elle a passé sa vie à écrire des petits bouts de poèmes, sans jamais se soucier de les publier. La poétesse américaine Emily Dickinson avait la plume secrète. On n'a d'ailleurs découvert son œuvre que vers 1920, soit trente ans après sa mort. On a vu alors fleurir une ribambelle d'admirateurs, étourdis par les fulgurances poétiques de l'éternelle demoiselle. L'auteur québécois Michel Garneau lui a même consacré au début des années 80 une pièce, *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*. Véronique Mermoud et Yvette Théraluz devaient

lui faire un très beau sort au Poche à Genève en 1989, dans une mise en scène de Philippe Morand. La même équipe retrouve dès ce soir Emilie et ses secrets au Théâtre Am Stram Gram.

«*Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*» au Théâtre Am Stram Gram de Genève (loc. 022/310 37 59). Jusqu'au 30 janvier.

Quand Emily devient Emilie, Yvette croque la vie

THÉÂTRE • *Le temps d'une escapade à Am Stram Gram, Philippe Morand et Le Théâtre Le Poche conjuguent l'existence au présent flamboyant.*

MARIE-PIERRE GENECAND

Il est des spectacles offerts. Des spectacles qui, du son à la lumière, invitent, apaisent, libèrent. *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, une réalisation du Poche à voir sur la scène d'Am Stram Gram, est de ceux-ci. La grâce au Québécois Michel Garneau dont le texte, inspiré de la biographie et de l'œuvre d'Emily Dickinson, dit au plus juste les ravissements de l'existence. Ce que la vie donne, ce qu'elle prend... Mais la grâce aussi à Philippe Morand qui, avec la complicité de Gilles Lambert à la scénographie, installe un climat dans lequel Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud donnent le meilleur d'elles-mêmes. Soit, loin de l'évaporation et du maniérisme parfois de mise face à la poésie, une vraie et belle matérialité.

«Je veux habiter la totalité de la vie et mourir sera d'entrer dans la totalité de la mort.» Avec

sa robe jaune-soleil, ses yeux de feu et sa chevelure acajou, Yvette Théraulaz peut s'affirmer entière. Pas une seconde, elle ne perd de vue, ni de corps, cette Emilie, petite sœur «rapatriée en terres francophones», dixit Michel Garneau, de la poétesse américaine Emily Dickinson. A ce personnage en réclusion délibérée, la comédienne prête autant d'exaltation que d'inflexions teintées d'évidence. Car, poursuit l'auteur, «certains ont prétendu qu'Emily Dickinson était folle. Je leur réponds qu'elle était seulement excentrique. Dans le sens où elle a porté son regard sur le monde depuis une position hors-le-centre».

Ainsi, parce qu'elle a «choisi le petit espace dans lequel elle peut être libre», Emilie dit comment elle «jubile dans l'opulence du silence» ou encore «vit dans le mystère du moment». Extase religieuse? Non, s'il y a extase, ce n'est pas par la présence d'un «dieu d'amour» qui n'est rien

d'autre, lance-t-elle, «qu'un homme d'affaires avec le temps en or sur la bedaine», mais parce que «le monde est un animal grand et parfait» qui se voit contenir «les temps, les courages, les morts, les réalités, les passages», autant de «pluriels» qui «nous enveloppent en un sentiment délicieux de relativité»...

RELAIS JAMAIS BRISÉ

De ce texte inventif et généreux, on pourrait citer toutes les lignes. Dire encore l'envie d'Emilie de s'habiller de blanc pour ne «pas mourir gripette» ou sa révolte face à «l'esprit de malheur», et de cette figure que «pénètrent toute la merveille, toute l'énigme» glisser vers Uranie, sa sœur. Car, sur le papier comme sur la scène, le personnage de l'aînée, musicienne et amante comblée, existe aussi avec force. De bout en bout, Véronique Mermoud apparaît accueillante, ouverte, solide de tendresse. Tandis qu'Emilie tour-

billonne du paravent aux papiers éparpillés, Uranie s'installe dans un fauteuil d'osier et, de sa voix plus capitonnée, dessine une portée sur laquelle sa sœur dépose ses notes ailées.

C'est à cette connivence, à ce relais jamais brisé, que l'on doit le bonheur d'être là. En présence d'une situation dramaturgique plutôt ténue et univoque - deux sœurs parlant de la vie, de la mort, du passé familial, des projets -, Philippe Morand exploite les infimes variations de couleur des mots et restitue sans lourdeur la densité de chaque propos. Ici, dans une sorte de galetas hors du temps, l'acte de converser n'est pas trivial. Aussi vrai qu'il y a chute de pierres sous une paroi abîmée, il y a là échange de parole. Concrète.

Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone, de Michel Garneau, mise en scène de Philippe Morand, Le Poche au Théâtre Am Stram Gram (56, rte de Frontenex, Genève). Jusqu'au 30 janvier. Rés.: ☎ 022/310 37 59.

La Liberté
22 janvier 2000

Artistes et sœurs, elles racontent

GENÈVE • *Véronique Mermoud et Yvette Théraulaz reprennent une pièce de Michel Garneau.*

Il y a onze ans, Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud créaient au Poche à Genève une pièce du Québécois Michel Garneau, *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*. Elles reprennent ce spectacle avec leur metteur en scène Philippe Morand, devenu directeur du théâtre. Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud incarnent la poétesse Emilie Dickinson, qui vécut entre 1830 et 1886 dans le Massachusetts, et sa sœur musicienne Uranie. La pièce partira en tournée au Québec en février-mars et sera jouée en novembre prochain au Théâtre des Osse à Givisiez. Celui-ci, dont Véronique Mermoud est la directrice, coproduit le spectacle avec le Poche. FM

Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone, Théâtre Le Poche à Genève, jusqu'au 30 janvier. Loc. 022/310 37 59.

THÉÂTRE

Michel Garneau

A Am Stram Gram,
le Québécois réveille le
fantôme d'Emily
Dickinson. Page 45



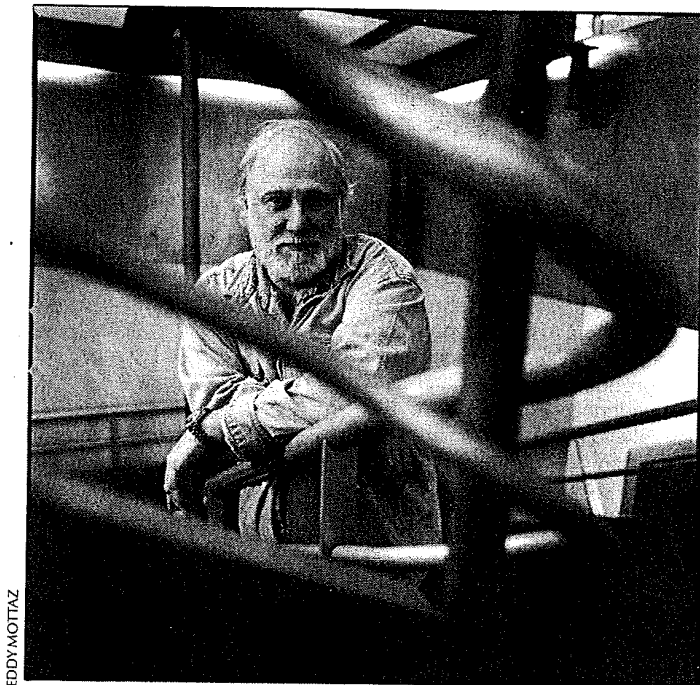
SCÈNE • L'ogre des lettres québécoises rend hommage à la poétesse Emily Dickinson dans «Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone». Portrait et critique

Michel Garneau réveille un fantôme d'amour au théâtre Am Stram Gram

Alexandre Demidoff

Il a la panse généreuse, sous sa salopette framboise. L'écrivain québécois Michel Garneau est un ogre. Mais un ogre doux, aimant les belles lettres presque autant que les belles dames. Ce dévoreur, à l'imaginaire volage, sait trousseur un hommage, fût-ce à un fantôme. Son *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, inspirée par la vie secrète de la poétesse américaine Emily Dickinson, enchante au Théâtre Am Stram Gram à Genève, dix ans après sa création (lire ci-dessous). Parce que le dramaturge invente de toutes pièces une Emilie des bois plus vraie que nature. Et parce que le poète, qui dit volontiers «Emilie, c'est moi», esquisse son autoportrait. On y entend sa passion du monde, son amour immodéré de la langue surtout.

Une barbe blanche. Une bouille ronde, volontiers bouillonnante. Des rides éloquentes. A 60 ans, Michel Garneau fait un peu penser, côté bonheur de chair, à Victor Hugo. Mais ce Canadien n'a pas cédé à la tentation de récrire *Notre Dame de Paris*, comme son compatriote Luc Plamondon. L'écrivain a des amours moins tapageuses. Sa dame – du moins l'une d'entre elles – il l'a voulue immaculée. Il l'a longtemps draguée par poèmes interposés, à l'époque de sa jeunesse. Elle s'appelait Emily Dickinson, elle a vécu d'eau fraîche et de poésie dans la seconde partie du siècle passé, en ermite, sans se soucier d'être publiée. Ce n'est qu'en 1920, trente ans après sa mort, qu'on a découvert son œuvre, des poèmes laconiques, toute une vie en instantanés. Michel Garneau, secoué par tant de singularité, lui dédie



Michel Garneau. Malgré son physique de bûcheron, le Québécois préfère aux copeaux les petites entailles de la calligraphie.

d'abord un poème: *Cousine des écoreuils*. Avant de transformer l'essai en dialogue. «J'étais subj-

On dira que sa vie est un poème, mieux, que cet homme est un poème ambulant

gué par cette femme qui a vécu dans une solitude intense, sans jamais quitter son village. Ma pièce n'a pourtant rien de biographique, elle est totalement empathique.»

De Michel Garneau, on dira que sa vie est un poème, mieux, que cet homme est un poème am-

bulant. Avec un sens aigu de la rime paradoxale. On le croit débonnaire, parce qu'il est physiquement tout en largeur et en largesse. Et il se définit avant tout comme «solitaire-solidaire». On le croit amateur d'épopées au long souffle, parce qu'il écrit au kilomètre vers libres, manifestes indépendantistes («Si le Québec n'obtient pas son indépendance, il est condamné») et répliques d'acteurs. Et il dit vénérer les écrivains synthétiques, ceux qui sont capables de raconter une vie en deux temps trois pages. On l'imagine en train de faire le bûcheron, fidèle au cliché, parce qu'il s'est acheté une parcelle boisée loin de Montréal qu'il n'aime pas beaucoup. Et il

préfère aux copeaux les petites entailles de la calligraphie, qu'il pratique chaque matin comme d'autres s'adonnent au yoga.

«J'ai un physique de macho, mais mes passions sont féminines», raconte Michel Garneau. L'artiste est un adepte du contre-temps. A quatorze ans, il s'invente un *road movie*, direction Hollywood où son frère aîné peint des décors de cinéma. La fugue s'achève, faute d'essence dans le réservoir. A seize ans, ce beau parleur se fait passer pour plus âgé qu'il n'est et le voilà «annonceur» («speaker») pour une chaîne canadienne. L'expérience tourne court, lorsque le directeur découvre avec horreur qu'il a engagé un mineur. A vingt-quatre ans, il publie *Né en mil neuf cent trente-neuf*, poème autobiographique. Plus tard, tout en animant des ateliers d'écriture et en poussant la chansonnette dans les cabarets, il coache une troupe de comédiens dans le cadre de la ligue nationale d'improvisation. «Ce sont les acteurs qui m'inspirent mes dialogues. L'improvisation m'a permis de mieux comprendre leurs besoins.»

Aujourd'hui, la soixantaine entamée, il se gave toujours de perles rares, sur les ondes de la chaîne culturelle de Radio-Canada. «Lire un poème à l'antenne, c'est libérer une énergie, c'est aussi masser l'auditeur. La parole a une action physique.» Et quand il ne cède pas au transport lyrique, Michel Garneau chausse les sandales du philosophe Socrate, comme l'an passé, dans un *one man show* sans doute plus festif que platonique. «Adolescent, j'étais très en avance sur mes camarades et donc très seul. J'étais déjà vorace, je voulais tout faire. Je n'ai pas changé.» ■

Le Temps
25 janvier 2000

Un face-à-face beau comme une cérémonie des adieux

Dix ans après l'avoir créée à Genève, Philippe Morand reprend la pièce de Michel Garneau.

Le théâtre est un art d'infidélité. L'acteur épouse un personnage, l'étreint parfois, puis l'abandonne en gambadant, sans demander son reste. Philippe Morand, directeur du Poche à Genève, brise cette fatalité. Onze ans après avoir guidé Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud dans les sous-bois d'*Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, il a demandé aux deux mêmes comédiennes de reprendre leur dialogue. Pour un face-à-face doux, lumineux et chamailleur comme le sont les confidences fraternelles au petit matin.

A première vue, elles n'ont pas changé. Dans sa robe solaire, Yvette Théraulaz est toujours Emilie, la poétesse qui a décidé de s'enraciner au milieu de sa forêt, pour vivre plus intensément. Dans sa robe saumon, Véronique Mermoud joue Uranie, la sœur musicienne, sur le point de quitter l'Amérique au bras de son amant. Mais si le théâtre peut donner le sentiment d'un présent permanent, le metteur en scène a voulu marquer le passage du temps. Au-delà du plateau carré, on voit donc une table et des volets posés à terre. Ce sont les vestiges de la première version. Et comme les souvenirs de la maison des morts.

Sauf qu'Emilie ne meurt pas vraiment. Elle se détache... intensément. La beauté du spectacle de Morand est de tracer à petites

touches cette topographie de la solitude. Ainsi l'opposition quasi physique des comédiennes: à la robustesse presque figée de Véronique Mermoud répond la souplesse fiévreuse d'Yvette Théraulaz. Et la voilà qui s'enivre de mots singuliers, comme une vieille fille se pare de perles rares, pour rêver de valse folles. Il y a aussi et surtout ce moment suspendu où, dans une échappée de lumière, Uranie habille Emilie. La poétesse est en blanc à présent, immaculée, comme une mariée bafouée devant l'autel, comme un ange ou une folle. Cette cérémonie des adieux ne s'oublie pas.

A.Df

GENÈVE. Théâtre Am Stram Gram, jusqu'au 30 janvier, tél. 022/310 37 59

Tribune de Genève

25 janvier 2000



BENJAMIN
CHAIX

MA SEMAINE THÉÂTRE

L'anémone d'Emilie et autres plantes

La poétesse américaine Emily Dickinson et sa sœur Úranie ont retrouvé leurs interprètes d'il y a onze ans. Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud rejouent jusqu'à dimanche à Am Stram Gram *Emilie*

ne sera plus jamais cueillie par l'anémone. Pas facile de réussir ce genre d'entreprise. Les comédiens ont autre chose à faire. Le metteur en scène a perdu de vue l'intérêt de la pièce. Les théâtres veulent du

luxueuse. Georges Wilson a eu de la peine à réunir les fonds nécessaires à son projet et a même tiré de chez lui les accessoires utilisés sur scène.

D'autres ont mis la main à la pâte et se sont bâti un bel espace de jeu dans la très banale salle de la Maison de quartier de la Jonction. La Cie Tsé Tsé y donne jusqu'à samedi *Il pleut, si on tuait papa-maman*, d'Yves Navarre. En vert et blanc, avec un réel souci esthétique et tout au bonheur de dire, ces jeunes-là surprennent et séduisent. Même

sentiment de réussite à Meyrin, où les *Bakchantes* du Teatro Malandro en décousent avec Euripide pendant une heure dix de spectacle. Omar Porras et ses malandrins ont l'art de dire beaucoup en peu de temps, tout en laissant au spectateur l'impression d'avoir séjourné dans leur univers.

D'autres spectacles poursuivent leurs représentations, de *Naïves hirondelles* au *Visiteur*, sans oublier *HS tout HS* de Jean Bart à l'Athénée 4. Dernière jeudi. ■

nouveau. De tels obstacles ne sont pas venus entraver le désir partagé par Philippe Morand et ses comédiennes de jouer encore ce très beau texte de Michel Garneau.

D'autres plantes, et même des arbres, ont fourni le titre de la pièce de Tchekhov jouée ce soir et demain au Grand Casino. *La Cerisaie* voit briller sur son affiche les noms de Georges Wilson, Marina Vlady et Bernard-Pierre Donnadiou. La participation de tels interprètes ne signifie pas que la production soit



EDDY MOTTAZ/1991

Yvette Théraulaz en scène à Am Stram Gram.

Tribune de Genève

27 janvier 2000

AZZURO MATTO/ISABELLE MEISTER



CE SOIR À AM STRAM GRAM

«Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone»

Deux femmes, deux sœurs, se retrouvent dans la maison de leur enfance. Leur mère est en train de s'éteindre à l'étage au-dessus. Ces femmes sont la poétesse américaine Emily Dickinson et sa sœur Uranie. Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud ont repris les rôles qu'elles jouaient il y a onze ans, lors de la création. Ecrite par le Québécois Michel Garneau et

mise en scène en Suisse par Philippe Morand, cette pièce va comme un gant aux deux comédiennes romandes. Donnée au Théâtre Am Stram Gram, ce spectacle est une production du Poche et du Théâtre des Osse de Givisiez, qui l'accueillera après les représentations genevoises. Jusqu'au 30 janvier, loc. ☎ 310 37 59.

THÉÂTRE AM STRAM GRAM

Le Poche à Am Stram Gram.
Rte de Frontenex 56.

Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone

De Michel Garneau, m.e.s.
Philippe Morand, avec
Véronique Mermoud, Yvette
Théraulaz. Coproduction:
Théâtre Le Poche-Genève,
théâtre des Osse-Givisiez. Je
27, 19h. Loc. Service culturel
Migros. ☎ 319 61 11. Rue du
Prince 7 Loc. ☎ 310 37 59
(Poche). Jusqu'au 30 janv.

THÉÂTRE

Poétesse américaine, Emily Dickinson avait soif de vivre. Elle revit à Genève dans une pièce toute en finesse douce et profonde.

ISABELLE MESTER/AZZURIO HARTO



Véronique Mermoud et Yvette Théraulaz imprègnent leurs personnages de la justesse des expériences traversées.

Emilie, c'est un nom de fleur?

EMILIE A CHOISI DE VIVRE À L'ÉCART DU MONDE ET DE SE FAIRE SON PETIT TERRITOIRE À ELLE, autour d'elle, un territoire de mots qu'elle peut comprendre et maîtriser. Elle ne sort plus chercher la vie, c'est la vie qui vient à elle, qui fait vibrer toutes les étendues intérieures qu'elle tient grandes ouvertes. Les minuscules bouts de papier sur lesquels elle note les concentrés de son univers sont ran-

Théâtres à la carte

Il y a du chassé-croisé dans la géographie théâtrale genevoise, mieux vaut relire son programme. Pendant que «Ulysse» d'Isabelle Daccord est donné au Poche, «Emilie» (bientôt suivi de «Celle-là» de Daniel Danis, un autre Québécois) prend place à Am Stram Gram. Cet échange de salles résulte d'une envie de décloisonner le paysage théâtral du bout du lac et de resserrer les liens entre deux scènes déjà proches. Cette entreprise d'ouverture est à mettre en parallèle avec l'opération «Colporteurs» qui relie, pour la troisième année consécutive, le Poche, l'Arse- nic ainsi que deux autres théâtres de France voisine. Tant les spectacles que les publics respectifs sont invités à enjamber les frontières et à naviguer (au propre et au figuré) entre les différents lieux.

gés soigneusement dans une toute petite boîte. Emilie mène, poème après poème, une exploration des chemins qu'emprunte la vie pour la traverser, des liens qui unissent le monde aux mots. Elle est transportée par l'instant.

Deux femmes sur scène: Emilie et Uranie, Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud, exaltation et distance sensibles et douces. Deux sœurs interprétées avec justesse par deux comédiennes entières, en tension autour de l'équilibre qui les rejoint. Echos de la musique d'Uranie avec les mots d'Emilie, des forces vives qui se répondent. Tant le père dur et mort que la mère en train de s'en aller se mêlent aux soifs d'exister qui jaillissent de leur discussion intime. La vie est tressée avec sa fin, simplement. Le drame n'a pas été invité.

Emily devenue Emilie

S'il s'est inspiré de la vie d'Emily Dickinson, Michel Garneau n'a pas voulu donner dans la biographie ou le détail historique. Emily est devenue Emilie à travers sa plume, son Emilie. Le dramaturge et poète québécois n'a pas cherché à imiter le style de la poétesse. Il a préféré rester fidèle à l'esprit de l'œuvre introspective de celle qui fut, aux côtés de Walt Whitman et d'Edgar Allan Poe, l'un des auteurs phares de la littérature amé-

ricaine du siècle passé. Emily avait une sœur dont on ne sait pas grand-chose. Michel Garneau lui en a inventé une autre, musicienne, pour mettre en contrepoint le son des mots avec leurs sens.

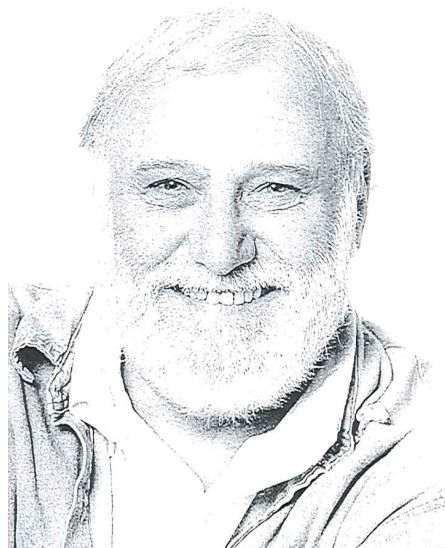
Voilà onze ans que Philippe Morand a monté pour la première fois «Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone» avec la même équipe. Beaucoup d'eau est passée sous les planches depuis. «Nous avons une autre vision du monde et de l'existence, explique Véronique Mermoud. La majeure partie de notre vie a passé. Nous avançons vers la vieillesse et la mort.» Cette nouvelle version est pour elle plus intérieure, plus ancrée et profonde que la précédente. Tant les interprètes que le metteur en scène ont su faire évoluer la pièce, lui donner un souffle différent. Les décors très dépouillés ainsi que des intermèdes de pénombre traversés d'un rai de lumière chaude libèrent une nostalgie sereine qui sert d'écran discret à ce texte superbe.

PIERRE FANKHAUSER

«Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone». De Michel Garneau. Mise en scène: Philippe Morand. Genève, Théâtre Am Stram Gram. Jusqu'au 30 janvier. Je 19 h, ve et sa 20 h 30, di 17 h. Rens. (022) 310 37 59.

Michel Garneau

Auteur québécois, à l'itinéraire singulier, Michel Garneau est à l'image de sa pièce *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* : généreux, ouvert et curieux du monde. Né en 1939 à Montréal, il est l'auteur d'une cinquantaine de pièces qui ont presque toutes eu la chance d'être portées à la scène ! Ses expériences professionnelles multiples l'ont rendu sensible à l'écriture, abordée comme moyen ludique de transformation sociale. *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, texte jubilatoire et tendre, avait été créé en Suisse, il y a onze ans déjà, par la même équipe artistique emmenée par Philippe Morand. Ce pur moment de théâtre et d'humanité sera donné dans une nouvelle réalisation par Le poche-Genève au Théâtre Am Stram Gram du 18 au 30 janvier 2000, puis partira en tournée au Québec.



Michel Garneau

En réponse à notre demande d'entretien, Michel Garneau nous adresse un geste poétique riche : un poème en prose pour dire l'écriture, la poésie et l'humain. Cette réponse magnifique sera publiée *in extenso* par Le poche. Voici quelques extraits afin de se mettre en bouche cette langue amoureuse.

"dans nos cultures flétries d'habitudes
des gens écrivent et font des films
et des chansons et du théâtre
et parlent parlent et jasant et jasant
et fournissent de l'aliment
à la consommation paniquée
de l'aliment qui n'aneuvit
jamais rien pour personne
tout fait de la grande plainte
et de l'abstraction anecdotique
la tautologie sentencieuse
qui ne dit jamais rien
parce qu'elle prend toujours pour acquis
que nous savons une fois pour toutes
ce que c'est que la vie
et que le destin c'est quelque chose
qui existe pour vrai
que sort n'est pas un mot parfaitement vide
et même que les dieux sont cachés
malicieusement quelque part
exactement comme s'ils existaient
et même pas comme des dieux
mais comme mettons des fonctionnaires
du ministère de l'horoscope et de la numérologie
alors les colporteurs de l'abstraction anecdotique
les perpétueurs de la grande plainte
finissent par involontairement signifier toujours
que la vie est un spectacle de dangers
qu'il faut regarder de l'extérieur
un extérieur oh combien imaginaire
vous ne me croyez pas ?
nous disons la société
sans nous mettre dedans

nous disons les gens
comme si nous n'en étions pas !
un spectacle de dangers la vie
qu'il faut regarder de l'extérieur
dans la névrose convenable
et bien assis dans la passivité
pour ne pas être sa victime à la vie
ne pas être victime du sort
du destin et des dieux fonctionnaires
et ça fait des millions de spectateurs
bien assis dans la passivité
bercés caressés flattés dorlotés
par la pensée circulaire
bien bordés d'automatismes
et qui regardent sans passion
le spectacle de la passion
et sans amour
le spectacle de l'amour
et sans érotisme
le spectacle de l'érotisme
et sans sexe
le spectacle du sexe
et sans vie
le spectacle de la vie

alors bien sûr c'est certain
à celles et ceux-là
paraissent acrobates du mental
ceux et celles qui risquent de penser
personnellement
et de questionner le grand ànonnement anecdotique
la vision triviale
l'étroite réduction ordinaire
l'illusion réaliste
et qui vont même jusqu'à refuser
le grand bavardage
la parole vide
l'incessant commentaire insignifiant qui rogne
et vont jusqu'à s'avancer vers l'inconnu
en acceptant extatiquement
de se tromper soi-même personnellement

et qui veulent savoir que
pas un flocon de neige ne tombe à la mauvaise place
et que
le premier pas c'est de se perdre
et que peut-être alors on peut finir tout neuf
comme Eric Satie :
On me disait toujours quand j'étais petit :
Attends, tu verras. Maintenant je suis vieux
et je ne vois rien. C'est merveilleux.

On n'apprend rien de ce qu'on sait déjà
écrit John Cage

regarder ailleurs
pour vrai
je ne parle pas d'infliger sa présence ailleurs
je ne parle pas de tourisme
regarder ailleurs
aide à se comprendre
à savoir qui nous sommes parfois
et parfois qui nous ne sommes pas

un anthropologue raconte :
par une journée très chaude
dans un désert du sud de l'Afrique
je voulais aller parler à un chasseur
un homme que j'aimais beaucoup
il était assis au milieu d'un buisson
comme ramassé sur lui-même
dans une attitude de concentration
très intense
et ses amis m'ont empêché de m'approcher de lui
et comme j'insistais
ils m'ont expliqué
mais tu comprends pas
il est en train d'accomplir un travail
de la plus haute importance :
il est en train de faire des nuages"

(...)

Scènes magazine n° 128
dic. 99 - janv. 00

rencontre avec véronique mermoud

Exigence

Comédienne au riche parcours, Véronique Mermoud incarna, il y a onze ans, une magnifique Uranie aux côtés d'Yvette Théraulaz. Avec bonheur, elle participe à cette nouvelle réalisation de Philippe Morand qu'elle pourra accueillir la saison prochaine au Théâtre des Osses, qu'elle a fondé avec la complicité artistique de Gisèle Sallin. Rencontre avec Véronique Mermoud, comédienne exigeante et sensible.

Comment avez-vous commencé à faire du théâtre ?

A 15 ans, j'étais très turbulente. Ma mère, qui était institutrice, a cherché une activité qui puisse me calmer un peu. Elle m'a proposé de prendre des cours de diction. J'ai d'abord refusé parce que j'avais une camarade de classe qui en prenait et qui parlait ensuite avec un air pincé. Ma mère m'a encouragée à tenter l'expérience, sans toutefois m'y forcer. J'ai eu alors le bonheur de suivre les cours de Germaine Tournier. Elle a su travailler avec ma personnalité bouillonnante. Elle m'a fait extraordinairement confiance. Ce fut le déclic. Si ma mère n'avait pas songé à m'offrir cet enseignement, je n'aurais sans doute pas fait de théâtre. Je n'ai pas eu de maître. Il y a certes des gens que j'admire beaucoup, mais je suis trop indépendante pour me régler sur un modèle unique. Je suis, du reste, très éclectique dans mes admirations. J'ai un rapport au monde composé de curiosité, d'appétit et d'intuition. J'aime prendre les choses à pleins bras, à plein corps, à plein cœur.

Avec Gisèle Sallin, vous avez créé le Théâtre des Osses à Givisiez près de Fribourg.

Il y a plusieurs raisons à notre installation à Fribourg. Depuis 1979, nous travaillions seules : nous cherchions l'argent, nous engagions l'équipe et nous faisons nos tournées, en montant le décor, etc. Après 4 ans de ce régime, nous étions épuisées. Gisèle avait fait ses premières mises en scène sur le tas. Elle ressentait le besoin de se former. La rencontre avec Benno Besson a orienté alors notre avenir. Il nous a engagées, Gisèle comme assistante, et moi comme comédienne. Pendant 3 ans, nous avons énormément appris. Ensuite, nous avons eu l'envie de recommencer l'aventure du Théâtre des Osses, mais de manière plus radicale, en jouant à quitte ou double. Comme à Lausanne et à Genève il y avait saturation de lieux théâtraux, nous avons choisi de nous installer dans un grand canton comme Fribourg, d'où est originaire Gisèle, et qui ne possédait pas de théâtre professionnel. Le canton nous a tout de suite écoutées et soutenues. Ensuite, l'enthousiasme d'un industriel, Bernard Vichet, a été déterminant. Passionné par

notre projet, il nous a offert un lieu qui, peu à peu, est devenu notre théâtre. S'installer à Fribourg impliquait un travail de très longue haleine. Il fallait convaincre les politiques de la nécessité d'un théâtre professionnel, leur faire comprendre que l'engagement artistique n'est pas le même que pour les troupes amateurs, ils ont longtemps buté sur cela... Par ailleurs, notre situation économique précaire nécessite de pouvoir tourner nos créations. Il faut penser le spectacle pour des théâtres à l'italienne comme pour des salles communales ou des aulades de collèges. Sillonner ainsi toute la Suisse provoque parfois des rencontres magnifiques. Par exemple, nous avons joué *Antigone* de Sophocle dans une école au fond du canton de Fribourg pour un public composé de gens qui ne sont jamais allés au théâtre. Souvent, ils adorent la pièce et en discutent après avec leur fort accent. Je me dis alors que nous avons fait notre travail d'artiste : nous avons proposé une vision du monde, une possibilité d'émotion ou de réflexion. L'engagement artistique n'existe pas sans une conscience politique de ce monde dans lequel je vis. Le théâtre est le lieu du regard sur l'humanité à travers la parole. Cela exige la construction de cette parole et la responsabilisation de ce que l'on dit. Pour cela il faut assumer sa parole à travers sa vie, accepter de la déconstruire et de la reconstruire. Cela signifie un choix politique, c'est-à-dire garder une sensibilité à l'être humain, à ce qui se passe dans le monde, aux émotions, aux doutes, à la remise en question de soi, à l'ouverture aux jeunes, à l'honnêteté intellectuelle.

Onze ans vous séparent de la première version d'*Emilie*.

La première fois, la rencontre avec Yvette fut capitale. Je me suis rendu compte à son contact que l'on pouvait, sur un plateau de théâtre, partager une tendresse infinie et réciproque. C'était magnifique de jouer avec elle pour sa générosité humaine. J'en étais vraiment profondément heureuse. Je sais toutefois que cette nouvelle réalisation sera un tout autre spectacle. Parce que beaucoup de choses ont changé en onze ans. Nous avons une autre vision du monde et de l'existence. La majeure partie de notre vie a passé. Nous avançons vers



Véronique Mermoud (photo Mario Del Curto)

la vieillesse et la mort. Le trajet de ces deux femmes sera sans doute plus ancré, plus profond, plus intérieur. Comment vit-on le bonheur à 40 ans, comment le vit-on à 50 ans ? Je pense que le questionnement d'Uranie et d'Emilie sera plus grave, parce que simplement la mort de la mère peut être la nôtre. Personnellement, je suis aussi travaillée par ce questionnement : comment arriver à bien vieillir ? Je voudrais réussir ma vieillesse et ma mort, parce que j'ai eu la chance de vivre une belle vie d'enfant, d'adolescente, et de femme. Dans cette problématique, la rencontre avec *Diotime et les lions* de Henry Bauchau a été fondamentale. Elle a changé ma vie. Ce fut horriblement difficile de travailler ce texte : des souffrances atroces, un combat avec Gisèle qui m'a mise en scène. Sur le moment j'étais incapable de comprendre ce qui m'arrivait. Finalement Gisèle a réussi à retrouver le chemin de ma confiance. Je me suis interrogée ensuite sur cette réaction physique si violente. J'ai pris conscience que je n'avais plus de distance entre le personnage de Diotime et moi-même. Le rôle de Diotime me ressemble tellement et me touche si profondément qu'il m'a mise en danger. Il y avait une parfaite adéquation entre elle et moi. Ses paroles et son parcours m'étaient proches. Cela a éveillé des choses énormes en moi, une espèce de nostalgie et d'envie. C'est la première fois où je me suis dit : " Je veux être comme cette vieille, je veux avoir le don des mains, trouver la sagesse ". J'aimerais vivre ainsi les dernières années de ma vie, arriver à la sagesse, à être vis-à-vis des autres quelqu'un qui apporte la tranquillité. Bien que je reste quelqu'un de très nerveux, et très passionné, il me semble que je commence à y parvenir un peu. C'est un grand rêve...

Propos recueillis par François Marin

*Scènes magazine n° 128
dic. 99 - jan. 00*

Tribune de Genève

1er février 2000



THIERRY
MERTENAT

MA SEMAINE THÉÂTRE

Les bons spectacles partent en tournée

Il fut un temps où les spectacles partaient naturellement en tournée. Leurs décorateurs travaillaient avec peu d'argent. Ils avaient le goût de la légèreté arti-

sanale. Aujourd'hui ils disposent de plus de moyens et les scénographies sont devenues d'une complexité toute sédentaire. C'est le metteur en scène de *Top Dogs*,

en scène de Philippe Morand, retourne, elle, aux sources de son inspiration et sera, à partir du 15 février, pour trois semaines à l'affiche du Théâtre Blanc au Québec.

Il y a ceux qui partent et ceux qui font escale à Genève. A l'image de la Compagnie Brozzoni, dès ce soir sur la scène de Saint-Gervais, avec un titre à rallonge comme les aime Philippe Macasdar: *Tout ce souffle que je retiens nourrit le feu*. Ce souffle poétique invite le spectateur à en-

trer dans l'œuvre de l'auteur autrichien Peter Turrini, un enfant de la Seconde Guerre mondiale, né en 1944, prisonnier de sa propre biographie.

Un autre texte, fameux, vaut à Raoul Pastor le plaisir d'annoncer des supplémentaires au Théâtre des Amis. Jeudi à 19 h et vendredi à 20 h, le *monologo* d'Alessandro Barrico, *Novecento: pianiste* poursuit sa croisière en mer, sur son bateau transatlantique. La Genève théâtrale a vraiment le pied marin. ■

Jacques Michel, qui parle ainsi, se souvenant de l'époque, déjà ancienne, où l'itinérance théâtrale était spontanée.

La carrière de certaines créations récentes encourage à moins de nostalgie. Car les cols blancs d'Urs Widmer ne sont pas les seuls à enchaîner les dates de représentations. Omar Porras et ses *Bakchantes* passent jeudi la frontière et seront pour trois soirs à Annecy, avant de filer vers Le Mans puis Draguignan. *L'Emilie* de Michel Garneau, dans la mise



L'affiche de Saint-Gervais.

Voir - Québec du 10 au 16 février 2000

Émilie ne sera plus

jamais cueillie par l'anémone

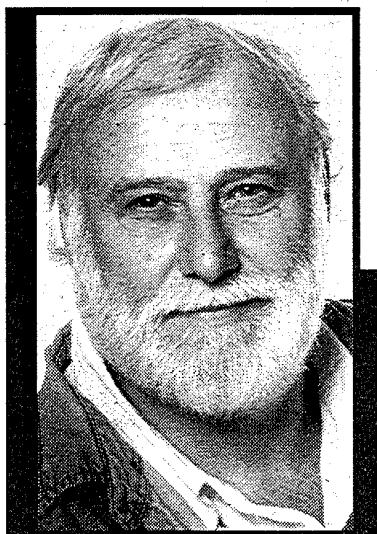
À fleur de mot

«L'angoisse de la page blanche? Connais pas!», pourrait répondre MICHEL GARNEAU, poète et dramaturge prolifique. Impossible pour lui de souffrir de ce travail qu'il a choisi et qui, après plusieurs décennies, lui procure toujours autant de plaisir. Rencontre avec un écrivain heureux.

Marie Laliberté
courrier@voir-quebec.qc.ca

Sa fascination pour le langage, son plaisir à ciseler les mots ont mené l'auteur à faire revivre une autre amoureuse de la langue, la poétesse américaine Emily Dickinson. Garneau admire, dans la

vie et la poésie de cette auteure du XIX^e siècle, son attention à toute chose. Au cours d'une vie simple, qu'elle a transformée en «grande et folle aventure», «elle a découvert, par ses propres chemins, l'art de vivre en état de présence au monde autour d'elle». L'écrivain québécois, avouant chercher «le secret qui me ferait digne de l'instant», trouve chez elle un écho.



Michel Garneau: «Elle [Emily Dickinson] a découvert, par ses propres chemins, l'art de vivre en état de présence au monde autour d'elle.»

Pour construire son personnage, Michel Garneau a abordé l'auteure non à travers sa biographie, dont seulement quelques éléments se retrouvent dans la pièce, mais par le biais de son œuvre, qu'il fréquente depuis l'âge de 17 ans. Il a ainsi créé cette pièce sur le langage, en racontant l'histoire d'Émilie, poétesse, et de sa sœur Uranie, musicienne, à travers les souvenirs, le temps qui passe, le contact avec la nature.

Écrite pour les comédiennes Michèle Rossignol et Monique Mercure, la pièce *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* fut créée en 1980. Le Périscope accueille ces jours-ci une production suisse; déjà jouée en 1989 à Genève, la pièce est reprise par la même équipe, 10 ans plus tard. Le metteur en scène, **Philippe Morand**, les comédiennes **Véronique Mer-moud** et **Yvette Théraulaz**, les concepteurs **Gilles Lambert** et **Liliane Tondellier** ont «revisité» leur travail, et certaines propositions de la première version. Le spectacle, mûri par les années écoulées, gagne en profondeur. «C'est une expérience magnifique», estime Garneau, qui se dit également touché par une grande joie de la vie d'un auteur: «qu'un texte vive par la passion d'autres personnes».

Issu d'une famille «où la normalité était d'être un artiste», il choisit très tôt d'écrire. Parce que c'est une passion, parce qu'il a décidé d'en vivre, il côtoie la langue de façons diverses: poésie et théâtre, mais aussi traduction, «une forme studieuse de la poésie», radio et codirection artistique du Petit Théâtre de Sherbrooke. Nourrissant son écriture de toutes ces activités, Michel Garneau s'octroie le bonheur de vivre sans cesse dans ce qu'il nomme en riant son «obsession principale».

DU 15 AU 26 FÉVRIER

Au Théâtre Périscope
Voir calendrier Théâtre

« Émilie... » de la précarité

Des Genevois jouent Garneau, au Périscope

JEAN ST-HILAIRE
Le Soleil

■ QUÉBEC — « Elle est de ces oeuvres sur lesquelles on peut revenir tous les dix ans. »

D'aujourd'hui au 26, au Périscope, le Théâtre le poche-Genève présente *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, de Michel Garneau. La visite de la compagnie helvétique s'inscrit dans le cadre d'un échange avec le Théâtre Blanc. Comme les acteurs de Philippe Morand se produisent en nos murs, ceux de Gill Champagne, en effet, donnent *Celle-là*, de Daniel Danis, au Théâtre Am Stram Gram de Genève jusqu'au 19, puis au Théâtre Populaire Romand de la La-Chaux-de-Fonds, les 22 et 23. Voici quatre ans que le Blanc et l'ensemble genevois collaborent. On se souviendra qu'ils ont coproduit avec la Belgique, créé de fait *La Minute anacoustique*, de l'auteur anversois Paul Pourveur, en 1996. Morand en avait été l'un des interprètes et Champagne le metteur en scène.

L'homme de théâtre originaire de Delémont, chef-lieu et centre horloger du jeune canton du Jura, a remis le texte de Garneau sur le métier en tribut à ce qu'il porte « de mystère et d'inmaîtrisable », nous confiait-il en entrevue téléphonique, au début de la semaine dernière.

Émilie... a été créée en 1981 au défunt Café de la Place, à Montréal. La pièce rend hommage à la poétesse américaine Emily Dickinson (1830-1886) sans pour cela faire œuvre biographique. Ce qui a fasciné l'auteur chez sa frêle *Cousine des écureuils* (du titre de l'émouvant poème qu'il lui avait consacré auparavant), c'est son effort de réconciliation avec la solitude de la création et la beauté tragique du monde.

Garneau s'est employé, comme son modèle, « à trouver une harmonie au quotidien et dans la vie idéalisée, émet Morand. Le texte comporte plusieurs référents à notre histoire à nous avec ses bonheurs, ses malheurs, ses morts, ses envies d'éternité, ses vertiges. »

APPROPRIATION

Philippe Morand, qui ne connaissait ni Garneau ni Dickinson au moment où il a découvert la pièce, à la faveur de stages qu'il dispensait à l'École nationale de théâtre, à Montréal, a obtenu de la monter une première fois au Poche-Genève, en 1989. Il avait entre-

temps fait la connaissance de Garneau et réalisé le spectacle dans la fidélité et le respect de l'esprit de *La Cousine des écureuils*.

Le goût d'y revenir lui est venu de ce que l'écho en lui des échanges d'Émilie et de sa soeur Uranie ont pris de nouvelles résonances. « En 1989, c'était avant la crise, et j'ai l'impression que le climat social correspondait plus alors à l'optimisme d'Emily Dickinson, le spectacle était un peu comme la cerise sur le gâteau, explique Morand. Aujourd'hui, les difficultés sociales, politiques et économiques changent la donne. J'ai ressenti le besoin, à l'heure où la précarité s'installe, d'interroger nos rapports aux grandes valeurs de la religion, de la famille, de la philosophie. »

La mouture de 1989 a connu « un succès extraordinaire ». La présente, rendue par les comédiennes d'alors, Véronique Mermoud et Yvette Théraulaz, a suscité la même jubilation en janvier. « Je crois que dans ce spectacle-ci, le texte trouve une profondeur, une joyeuse gravité qui indique vers quoi aller à l'aube du siècle nouveau. »

Michel Garneau a fait le déplacement à Genève pour cette relecture. Son verdict ? « Tu sais, a-t-il confié à son metteur en scène, en 1989, j'étais très très ému, et là, je suis bouleversé. »

Morand dit cette fois s'être approprié le spectacle. Il l'a voulu « d'une grande économie ». « Nous nous sommes centrés sur la langue et sur l'engagement, explique-t-il, nous avons nettoyé le superflu, avons essayé de restituer d'une manière un peu zen cette évidence d'Emily Dickinson pour en faire l'acte théâtral le plus pur possible. »

Fondé en 1948, le Poche-Genève occupe une petite salle de 120 places

près de la cathédrale, dans la Vieille Ville. Philippe Morand, qui en est le cinquième directeur artistique, veille à ses destinées depuis quatre ans. « C'est le lieu de la parole des poètes d'aujourd'hui, dit-il, les plus vieux textes qu'on y ait joués ont moins de quarante ans. On y monte des auteurs suisses romands, bien sûr, mais des étrangers aussi : Pourveur, Makélé, Lagarce, Milovanov, Minyana, etc. »

À noter que pour *Émilie...* et *Celle-là*, le Poche a troqué sa salle pour celle, plus spacieuse (270 places), d'Am Stram Gram, une scène jeunes publics.

Émilie ne sera jamais plus cueillie par l'anémone est présentée dans la scénographie de Gilles Lambert et les lumières de Lilliane Tondellier. C'est à 20h. Réservations au 529-2183.



Philippe Morand

ÉMILIE NE SERA PLUS JAMAIS CUEILLIE PAR L'ANÉMONE

Présence au monde

Entrevue avec Michel Garneau

Sophie Joli-Coeur

Objet d'une collaboration entre le Théâtre Blanc, dirigé par Gill Champagne, et le Théâtre Le Poche-Genève de Philippe Morand, la pièce *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, présentée du 15 au 26 février au Périscope, donne lieu aux retrouvailles de l'équipe qui avait monté cette oeuvre onze ans plus tôt. Nouvelle réalisation qui confirme l'ouverture du théâtre québécois aux collaborations internationales et aux échanges culturels.

En choisissant de se pencher derechef sur cette pièce après toutes ces années, Philippe Morand voulait proposer une nouvelle réalisation à la lumière des expériences de vie et de l'évolution des membres de son équipe. C'est donc à un tout autre spectacle auquel nous assisterons, qui s'avère plus profond et plus intérieur, puisqu'il reflète les préoccupations des interprètes par rapport à la mort et à la vieillesse.

EMPATHIE CRÉATRICE

Si cette pièce s'inspire de la vie et de l'oeuvre de la poétesse Emily Dickinson, elle ne se veut nullement biographique, mais plutôt empathique. Michel Garneau n'a pas cherché à être réaliste, mais plutôt «à rendre une certaine tonalité», comme il l'explique lui-même.

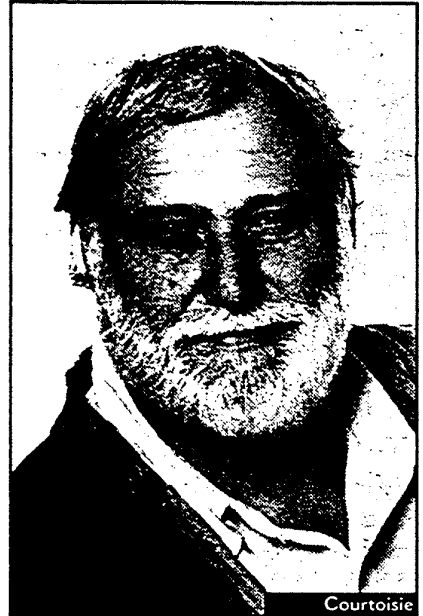
Émilie, la poétesse, et sa soeur musicienne Uranie, discutent tranquillement dans la maison familiale, au gré des saisons et des années, tout en veillant sur leur mère malade. Sans présenter de récit précis, la pièce donne plutôt lieu à des échanges sur différentes questions, telles la vie, la mort, l'écriture, la nature, au fil desquels on apprend quelques détails sur la vie des héroïnes. Découpée en tableaux, la

structure de cette pièce n'obéit à aucun impératif temporel ou thématique autre que le passage d'une saison à une autre, du jour à la nuit; parcours temporel qui effleure 26 années, en s'arrêtant au hasard sur des tête-à-tête entre les soeurs, nous donnant l'impression d'une conversation ininterrompue.

L'écriture de cette pièce tend vers une limpidité qui permet au spectateur de goûter toute la richesse d'une oeuvre dense, mais sans toutefois ressentir une lourdeur sémantique ou thématique. Ce parti pris pour la clarté va de pair avec la visée de cet auteur qui «cherche à faire un théâtre de la complicité, en opposition au théâtre hermétique».

L'ÉCRITURE: UN BESOIN VITAL

L'intégration dans la pièce de «petits bouts de papiers» et de moments qu'Émilie prend pour écrire ses réflexions, viennent expliciter une réflexion sur l'écriture et sur le statut de l'écrivain. En choisissant de vivre à l'écart de la société afin de se consacrer à l'écriture, Émilie révèle que cet art est un besoin vital. En ce sens, la solitude, la liberté et l'intégrité défendues par cette héroïne relèvent plus d'une hygiène de vie que d'un rapport



Courtoisie

défini à l'écriture. «L'écriture est comme une présence au monde, un état de disponibilité, d'attention, comme une entreprise de lucidité», explique l'auteur en faisant référence à la vision qu'a Émilie de l'écriture.

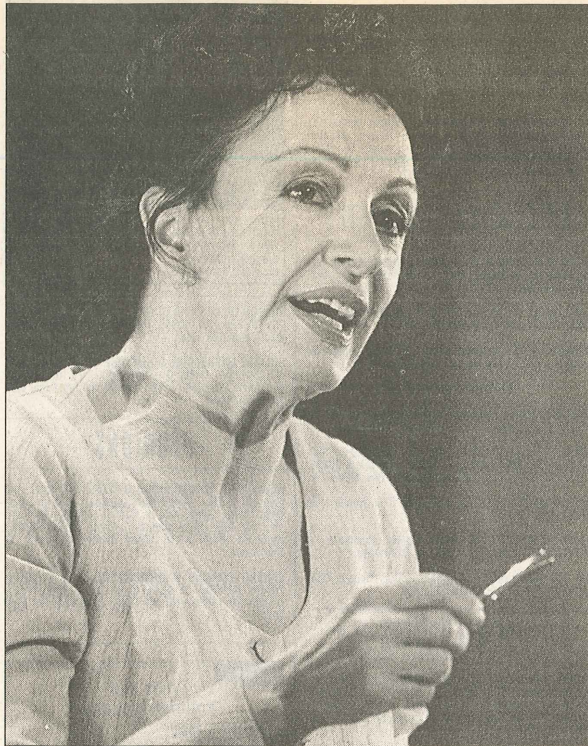
À l'instar de son héroïne, qui a un insatiable appétit du monde, Michel Garneau a faim de savoir, de connaissances et de plaisir; voracité qui se reflète dans ses oeuvres par un foisonnement poétique et une richesse sémantique. On qualifie parfois l'auteur «d'ogre de la littérature québécoise», appellation qui ne déplaît nullement au principal intéressé: «C'est vrai que je suis vorace, je veux littéralement dévorer la vie, ce cadeau curieux qu'on ne sait jamais comment déballer». Avis aux affamés d'un théâtre senti et profond, vous aurez, avec *Émilie ne sera jamais plus cueillie par l'anémone*, quelque chose à vous mettre sous la dent.

Émilie ne sera jamais plus cueillie par l'anémone de Michel Garneau, mise en scène de Philippe Morand, au Périscope du 15 au 26 février.

Paru dans le journal québécois

« Le Soleil »

jeudi 17 février 2000



LE SOLEIL, STEVE DESCHÈNES

Une mise en scène tournée vers le jeu d'actrices.

« ÉMILIE NE SERA JAMAIS PLUS
CUEILLIE PAR L'ANÉMONE »

La parole caressée

JEAN ST-HILAIRE

Le Soleil

QUÉBEC — Onze ans après une heureuse première tentative, le metteur en scène Philippe Morand et les comédiennes Véronique Mermoud et Yvette Théraulaz sont revenus sur *Émilie ne sera jamais plus cueillie par l'anémone*, pièce de Michel Garneau créée en 1981 par Michèle Rossignol et Monique Mercure. Il paraît que l'auteur a été profondément touché par ce second regard posé sur son texte par l'équipe suisse romande. Il n'est pas le seul. Donnée au Périscope après un séjour triomphal au Théâtre Am Stram Gram, à Genève, cette coproduction des théâtres Le Poche (Genève) et des Osses (Givisiez, près de Fribourg) est une lumineuse épreuve.

L'émotion s'exprime en effet avec une sincérité et une précision rares dans cette mise en scène tournée vers le jeu d'actrices et le rendu obstiné des moindres inflexions du texte. Garneau l'a écrit en s'inspirant de l'œuvre de la poétesse américaine Emily Dickinson (1830-1886), ce en quoi il n'a pas à proprement parler fait œuvre biographique. De fait, il est passé par cette âme sœur d'une autre époque pour s'expliquer sa « querelle d'amoureux avec le monde », pour reprendre la belle formule de Robert Frost, autre poète américain, pour s'expliquer son tendre, mais énergique bras de fer avec le monde et le monde de la création.

Presque nue, la scène n'en est pas moins très évocatrice. À l'arrière, flattés par une lumière dorée, les montants massifs d'une cimaise disent l'amour des choses de l'esprit chez les sœurs Émilie et Uranie. Dans un coin, des volets clos pour le secret, et quelques vieux éléments de mobilier pour la nostalgie. Devant, un amas d'intrigants petits papiers découpés par Émilie. Et au centre, un paravent, pour la pudeur du poète. La mère se meurt derrière. Et dans cette ambiance de fin de monde traversée de lumières

feutrées, les sœurs parlent de la mort, bien sûr, mais aussi du passé, de l'amour, de la famille, de Dieu, d'orgueil et de vanité, de musique et de verbe, de séparation et de solitude. Elles le font en un rituel tour à tour grave et léger, avec ce naturel un peu retenu que dicte la conscience aiguë de la vie arrivée à un tournant.

Et quel ravissement que le jeu ! La peinture des personnages est subtile, ferme et contrastée tout à la fois. M^{me} Mermoud joue une Uranie très « grande sœur », mais sans condescendance, authentiquement amusée et attendrie devant la singulière Émilie, chez laquelle M^{me} Théraulaz fait vibrer un bouleversant esprit d'enfance. Elle en fait un philosophe doux, spontané, sceptique, tendre, volontiers exalté, parfois véhément. Comme l'anémone par les rayons du jour, son Émilie se laisse traverser par les lumières du texte.

Musicienne, Uranie se dit caressée par le temps, la poétesse Émilie, elle, caressée par la lumière. Pareillement, on peut dire ici que la parole de Garneau est caressée, amoureuxment investie, brossée du dedans et du dehors par Morand et ses muses. Sans fla-fla ou fébrilité, ceux-ci se la sont pleinement appropriée pour en restituer avec justesse le ludisme, l'ironie tendre et la sagesse. Venant de cousins du lointain, cette célébration donne à réfléchir autant qu'elle émeut. Nos scènes ne débordent pas de récréations de textes de Garneau ; l'application sincère et inspirée trouve toujours de la poésie de théâtre à la bonne poésie.

.....
ÉMILIE NE SERA JAMAIS PLUS
CUEILLIE PAR L'ANÉMONE, *texte de Michel Garneau. Mise en scène de Philippe Morand, avec assistance de Cléa Redalté. Avec Véronique Mermoud et Yvette Théraulaz. Scénographie et costumes de Gilles Lambert, lumières de Liliane Tondellier et régie de Jean-Christophe Despond. Une coproduction des théâtres Le Poche-Genève et des Osses, de Givisiez, vue mardi, au Périscope. À l'affiche jusqu'au 28 février. Renseignements au 529-2183.*

Date : 22 février 2000 - SRC (CBV - Québec Express - 15 h 45)
24 février 2000 - SRC- réseau (Multimédi'Art - 12 h 10)

Journaliste : Christiane SUZOR

EMILIE NE SERA PLUS JAMAIS CUEILLIE PAR L'ANÉMONE... texte de Michel Garneau présenté au Théâtre Périscope jusqu'au 26 février ... au Théâtre de la ville à Longueuil le 1er mars et au Petit Théâtre de Sherbrooke les 9, 10 et 11 mars...

Une production du Théâtre Le Poche de Genève qui l'a d'abord mis à l'affiche en janvier dernier en Suisse...

Faut que je vous explique qu'à la base de cette visite, il y a la complicité entre le Théâtre Blanc de Québec et son directeur Gilles Champagne et Philippe Morand du Poche de Genève: ils ont déjà travaillé ensemble pour LA MINUTE ANACOUSTIQUE... une co-production France-Belgique-Suisse et québécoise... qui a connu il y a quelques années beaucoup de succès ici comme ailleurs dans la francophonie... Gilles Champagne et Philippe Morand ont voulu remettre cela et ont travaillé sur un projet d'échange entre les deux théâtres... C'est chose faite!

La production CELLE-LÀ de Daniel Danis présenté à Québec à l'ouverture du nouveau Périscope à l'automne, une pièce superbe, a été jouée à Genève la semaine dernière et à la Chaux-de-Fonds cette semaine, alors que les Suisses sont parmi nous avec ce texte de Michel Garneau.

EMILIE NE SERA PLUS JAMAIS CUEILLIE PAR L'ANÉMONE écrit à la fin des années 70 a été créé à Montréal en 1981 au 4 sous dans une mise en scène de Michel Garneau lui-même avec Monique Mercure et Michèle Rossignol... puis repris à l'espace Go en 1990 par Françoise Faucher avec Marthe Turgeon et Ginette Morin...

Philippe Morand qui connaît Michel Garneau depuis un bon moment avait lu cette pièce avant même qu'elle ne soit publiée et avait juré de la monter un jour chez lui. Il l'a fait ... et deux fois plutôt qu'une. Il l'a créé à Genève en 1989... et 11 ans plus tard avec exactement la même équipe, il a senti le besoin de la refaire, de tout remettre en jeu.

Je vous invite à l'écouter, j'ai fait une petite entrevue téléphonique avec lui lors de son passage rapide à Québec pour la première la semaine dernière:
Extrait: 2.09

En scène deux sœurs dans la maison familiale: Emilie la recluse qui vit heureuse hors du monde... et sa sœur, avide de voyage et de nouvelles découvertes.

Ces deux sœurs se parlent... elles ont des rapports tendres, affectueux, elles comptent l'une pour l'autre...

La scène est dépouillée... les décors réduits... un jardin esquissé... un espace cuisine à l'arrière... la scène est presque nue... toute la place est donnée au texte et à ses deux comédiennes, Véronique Mermoud et Yvette Théraulaz qui veulent vivre pleinement aujourd'hui, mais aussi apprivoiser la vieillesse et la mort.

Le texte de Garneau est poétique... elliptique et concret à la fois... et est surtout une formidable célébration de la vie! Incarnée particulièrement par Emilie... magnifique Yvette Théraulaz... intègre, volontaire et lucide... rêveuse et tendre... seule et en parfaite harmonie avec la nature... caressée par la lumière... et trouvant dans les mots... la révélation de la vie et de la mort. Yvette Théraulaz joue avec force et douceur à la fois... elle a une voix... une sensibilité... une intériorité... et en même temps elle est légère, lumineuse, presque enfantine... elle nous tient par la pointe du cœur...

Une remarquable performance d'actrice! Elle est bouleversante!

Et Véronique Mermoud qui lui donne la réplique est aussi excellente... forte et vulnérable aussi...

Pour les amateurs de théâtre sensible, tout en finesse. On en sort touché et illuminé par la force de la vie qui émane de cette pièce de Garneau. Jusqu'à samedi inclusivement au Périscope... puis Longueuil et Sherbrooke.

Paru dans le journal québécois

« Le Soleil »

vendredi 25 février 2000

De la visite (trop) rare

Il est réjouissant d'accueillir du théâtre qui vient de plus loin que l'autre bout de la 20, ou du Bas-du-Fleuve. De Suisse pour être précis. Le Québec aime bien se pavaner à l'étranger, mais renvoie trop peu l'ascenseur en dehors des festivals. Passons. *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* mérite le détour. Le prénom du titre fait allusion à la poétesse Emily Dickinson, interprétée par Yvette Théraulaz. Sans rien enlever à sa performance, c'est plutôt Véronique Mermoud, dans la peau de sa sœur Uranie, qui magnétise les regards. Son jeu subtil et inspiré, ou plutôt son non-jeu, est tout simplement ahurissant. Le propos dans sa bouche coule de source, sans jamais être surligné comme trop le font ici. Ce qui n'est pas un mince exploit au regard de la complexité du texte de Michel Garneau, qu'on souhaiterait relire à tête reposée. De la visite comme il n'en vient pas assez souvent.

EMILIE NE SERA JAMAIS PLUS CUEILLIE PAR L'ANÉMONE, au *Périscope*, jusqu'à demain



Michel Garneau

Michel Garneau n'écrit pas pour avoir une carrière mais pour avoir une vraie vie intérieure. L'écriture constitue pour lui une sorte de moyen d'accéder, comme une méditation.

Cet artisan du verbe, ce véritable poème incarné dont les deux principaux moteurs sont le besoin de communiquer et l'amour du langage et qui compte à son actif rien de moins que 27 pièces de théâtre, une quinzaine de recueils de poésie en plus de multiples traductions, est aujourd'hui encore plus ravi qu'il ne l'a jamais été.

Parce que trois de ses pièces sont ou seront jouées cette année en Suisse - faisant de lui presque un auteur genevois plus joué que les vrais auteurs genevois - alors que sa pièce *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, qu'il a créée une première fois en 1981, est actuellement l'objet d'une courte tournée au Québec, dans une coproduction du Théâtre Le poche-Genève et du Théâtre des Osses-Givriez.

Sa présentation à Sherbrooke, jeudi, vendredi et samedi prochains au Petit Théâtre de Sherbrooke, est possible grâce à une collaboration avec le Théâtre Blanc de Québec et le Théâtre de ville de Longueuil.

Une histoire d'affection

En fait, l'histoire d'*Amélie* est une longue histoire ayant son origine dans l'admiration et l'affection profonde qui lient le poète-dramaturge à la poétesse Emily Dickinson - à son sens la plus grande poète du 19^e siècle avec Walt Whitman - depuis qu'il fut mis au défi, un jour, par les deux grandes comédiennes Michelle Rossignol et Monique Mercure, de leur écrire une pièce à deux personnages.

Un travail d'écriture de plus de deux ans avec six ou sept réécritures, et six mois de répétition aboutiront à la présentation de *Amélie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* au Théâtre du Nouveau Monde.

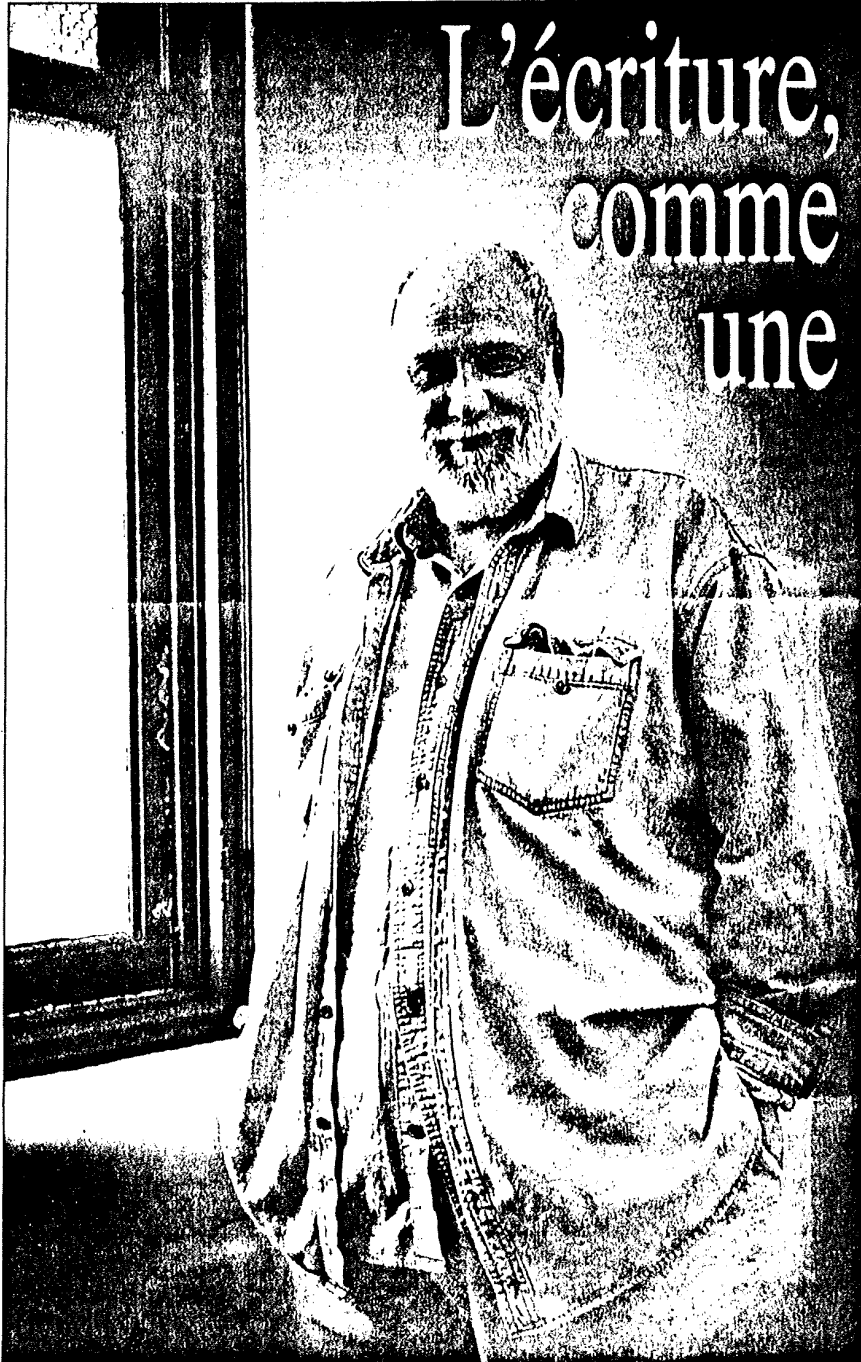
Remarquée et lue une première fois en 1981 par le metteur en scène suisse Philippe Morand, c'est plusieurs années plus tard que s'amorcera la carrière européenne de la pièce, montée une première fois avec les comédiennes Veronique Mermoud et Yvette Théraulaz, puis revisitée récemment avec exactement la même équipe mais pour en tirer une toute nouvelle lecture.

C'est cette approche que les Théâtres Le poche-Genève et des Osses-Givriez viendront présenter à Sherbrooke, après une semaine à Québec et une présentation à Longueuil.

Attendre la démesure

«Travailler pendant huit mois pour écrire un texte et ne le voir joué que 20 fois est un peu frustrant. Avec *Emilie*, par le sentiment d'atteindre une sorte de mesure. D'autant plus qu'une pièce, c'est un peu comme une partition que l'on peut jouer de différentes façons. Avec *Emilie*, je suis allé au bout de ce que j'avais à faire et je ne pourrais plus y toucher.»

De ce texte, Michel Garneau dit qu'il lui permet une proposition à la limite de la théâtralité, une approche d'autant plus signifiante que c'est celle



Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone, un texte de l'auteur Michel Garneau, est présentement l'objet d'une courte tournée québécoise et s'arrête à Sherbrooke le week-end prochain. Trois de ses pièces sont ou seront aussi jouées en Suisse cette année.

méditation

qu'il valorise, confiant que le théâtre ne l'intéresse pas pour les grandes images ou les effets tragiques mais pour la complicité qu'il permet avec le spectateur, et parce qu'il donne à la poésie l'opportunité de vivre dans la voix et dans le souffle de ceux qui la portent et d'être reçue physiquement par les spectateurs.

L'histoire d'*Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, c'est l'histoire d'une complicité, la chronique du bonheur entre Emilie, l'écrivaine, et Uranie, sa sœur musicienne, qui se rencontrent dans la maison familiale où elles causent. Elles reconstruisent leur histoire, une mémoire, un dialogue fait d'humour et de simplicité persuasive pendant que leur mère se meurt à l'étagère.

Trouver son féminin

«Pendant que j'écrivais la pièce, j'étais tellement bien dans l'univers d'Emily Dickinson que je ne voulais plus m'arrêter, même lorsque j'ai été forcée de constater que mon texte était terminé. J'ai même conservé mon cahier de notes initiales pour constater que tout y est écrit au féminin. C'est quand même amusant. D'autant plus que dans ma vie, je suis plus confortable dans l'univers féminin que dans l'univers masculin, préférant la poésie à la musique, les rapports humains et la vie intérieure à la chasse, la pêche, les ski-doo et les chars. C'est d'ailleurs là l'un des plaisirs du théâtre de permettre à une partie de soi-même de devenir quelqu'un d'autre.»

Et, aujourd'hui, Michel Garneau nage visiblement dans le bonheur complet de constater que ce texte, celui qu'il considère comme un des plus travaillés de son oeuvre, et dont il dit qu'il est plus personnel que les autres parce qu'il lui permet de parler de ce qu'il voulait être, vient revivre à la scène et qu'il se prêterait même, l'an prochain, à une nouvelle et grande tournée en Suisse.

L'expérience est d'autant exaltante que je vis, par rapport à *Emilie*, une sorte de détachement, comme si c'est quelqu'un d'autre qui l'avait écrite. Cette situation me permet d'être très près à la fois du spectacle et du public, d'être très à l'écoute d'une grande performance théâtrale sans aucun *sparring* et avec toute l'émotion, la sensibilité et la vérité possibles, et d'apprécier comment tous les sens des spectateurs sont mis en alerte à travers leurs réactions.»

La pleine mesure

Michel Garneau en est convaincu: il écrira encore des textes de cette tessiture-là même s'il s'intéresse plutôt, par les temps qui courent, à l'écriture de poésie et, aussi, aux courtes histoires que les Américains appellent «short stories», relisant ceux qu'il considère comme les plus grands auteurs américains du genre ce qui, on le comprendra, lui place la barre plutôt haute s'il compte un jour s'investir dans le genre.

Mais, on le sait déjà, Michel Garneau n'est pas l'homme des demi-mesures. «Tu ne fonctionnes jamais autrement qu'avec ton désir de faire le plus beau possible. Or, si tu as des modèles, aussi bien avoir les meilleurs parce qu'à mon sens, la qualité d'un écrivain dépend de sa qualité de lecteur.»

Yvette Théraulaz

DIVERS LIEUX

Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone est une histoire d'amour rare dans le monde théâtral. A l'origine, il y a la flamme du dramaturge québécois Michel Garneau pour la poétesse américaine Emily Dickinson. L'écrivain lui invente une petite robe d'automne. Le texte subjugue Philippe Morand, Véronique Mermoud et Yvette Théraulaz en 1989. A l'époque, le premier dirige les deux comédiennes au Poche de Genève. L'hiver passé, ce trio toujours amoureux a ressuscité *Emilie* à Genève, puis au Québec. Pour mieux la faire revivre en tournée dès novembre.

• **Théâtre des Osses, rue Jean-Prouvé 4, Givisiez (FR). Du 3 nov. au 31 déc., calendrier irrégulier. Loc.: tél. 026/466 13 14;**

• **Théâtre populaire romand, rue Beau-Site 30, La Chaux-de-Fonds. Ve 24 nov.**

Loc.: tél. 032/913 15 10;

• **Théâtre du Château, rue Centrale 33, Avenches (VD). Je 30 nov.**

Loc.: tél. 026/675 31 44;

• **Théâtre du Passage, passage Max.-Meuron 4, Neuchâtel. Me 6 déc.**

Loc.: dès le 12 sept. au tél. 032/717 79 07;

• **Théâtre Benno-Besson, rue du Casino, Yverdon-les-Bains. Ve 8 déc.**

Loc.: tél. 024/423 65 80;

• **Théâtre du Palace, rue Wyttenbach 4, Bienne. Lu 18 déc.**

Loc.: tél. 032/323 10 20.

Le mystère Emily Dickinson

POÉSIE • *Un autre
morceau de son œuvre
est à découvrir.*

MONIQUE LAEDERACH

Si le nom d'Emily Dickinson est connu, les détails de la vie de la poétesse américaine et de son œuvre restent généralement assez flous. C'est que les traductions faites d'elle en français sont très incomplètes, qu'il s'agit d'une poésie assez surprenante pour nous, et qu'en outre, une réputation bien trop douceuse (du genre préjugé à l'égard de la poésie féminine) accompagne son nom.

Etrange, cette femme, née en 1830, morte en 1886, scolarisée dans un collège puritain, amoureuse et aimée mais célibataire, qui, à cause d'une maladie des yeux, va se retirer du «monde» (déjà réduit) dès 1864, et qui n'a jamais voulu que l'on publie ses écrits de son vivant. Peut-être aurait-il suffi, en somme, que son correspondant privilégié, le critique T.W. Higginson, l'y encourage plus clairement? Malgré son amitié pour Emily, il ne l'a jamais fait.

PRÉFACE ÉCLAIRANTE

Face à une œuvre abondante mais chaotique (Emily a cessé un jour de classer ses poèmes), le problème se posait d'un choix cohérent mais révélateur. Claire Malroux, qui a non seulement traduit ces poèmes, excellentement, mais qui les fait précéder d'une préface éclairante et sensible, a décidé de se restreindre aux quatrains et poèmes brefs qui, souvent, accompagnaient une lettre, ou un cadeau envoyé à ses amis.

En quelques vers construits d'une manière bien à elle, avec des majuscules et des tirets déconcertants mais signifiants, elle délivrait un salut, un signe, ou des pensées plus personnelles, voire religieuses:

*«Le Silence est notre seule crainte.
Il y a dans la Voix un Rachat
Mais le Silence est l'Infini.
Il n'a pas de visage.»*

NOVEMBRE 2000

Supplément du journal *Le Nord vaudois*

LE NORD VAUDOIS
Culturel

Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone de Michel Garneau

Par le Théâtre des Osses
et le Nouveau Théâtre de Poche
Mise en scène: Philippe Morand
Scénographie de Gilles Lambert
Avec Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud

Auteur québécois, Michel Garneau est à l'image de sa pièce *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*: généreux, ouvert et curieux du monde. Né en 1939 à Montréal, il est l'auteur d'une cinquantaine de pièces qui ont presque toutes eu la chance d'être portées à la scène. Ses expériences professionnelles multiples l'ont rendu sensible à l'écriture abordée comme moyen ludique de transformation sociale. *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, texte jubilatoire et tendre, avait été créé en Suisse il y a douze ans déjà, par la même équipe artistique emmenée par Philippe Morand. Ce pur moment de théâtre et d'humanité est donné maintenant dans une nouvelle réalisation, fruit d'une collaboration entre le Théâtre des Osses de Véronique Mermoud, déjà souvent accueilli au Théâtre Benno Besson (la dernière fois dans *Frank V* de Dürrenmatt), et le Nouveau Théâtre de Poche de Genève.

Si cette pièce s'inspire de la vie et de l'œuvre de la poétesse Emily Dickinson, elle ne se veut nullement biographique, mais plutôt empathique. Garneau n'a pas cherché à être réaliste, mais plutôt «à rendre une certaine tonalité», comme il l'explique lui-même. Emilie et sa sœur musicienne Uranie discutent dans la maison familia-



Véronique Mermoud, Yvette Théraulaz

le, au gré des saisons et des années, tout en veillant sur leur mère malade. Le texte est fait d'échanges sur des questions essentielles, la vie, la mort, l'écriture, la nature, Dieu, l'orgueil et la vanité, la musique et le verbe, la séparation et la solitude. La structure de la pièce n'obéit à aucun impératif temporel ou thématique autre que le passage d'une saison à une autre, du jour

à la nuit, parcours qui effleure 26 années, mais nous donne l'impression d'une conversation ininterrompue.

Dans une ambiance de fin de monde traversée de lumières feutrées, les sœurs font revivre un rituel tour à tour grave et léger, avec ce naturel un peu retenu que dicte la conscience aiguë de la vie arrivée à un tournant. Et quel ravissement dans le jeu! Véronique Mermoud joue une Uranie très «grande sœur», mais sans condescendance, amusée et attendrie devant la singulière Emilie, chez laquelle Yvette Théraulaz fait vibrer un bouleversant esprit d'enfance. Elle en fait un philosophe doux, spontané, sceptique, tendre, parfois véhément. Comme l'anémone par les rayons du jour, son Emilie se laisse traverser par les lumières du texte.

Nos scènes ne débordent pas d'un authentique théâtre poétique qui distille avec justesse ludisme, sagesse, ironie tendre, loin d'une autre poésie, aux effets verbeux appuyés ou pompeux. Ce moment d'excellent théâtre et d'émotion est d'une nature tout à fait exceptionnelle.



THÉÂTRE BENNO BESSON

Vendredi 8 décembre à 20h30
Fr. 28.--
Fr. 20.-- (étud., AVS)

«ÉMILIE» AUX OSSES

Les mêmes, onze ans après

La différence entre la pièce créée en 1989 et sa nouvelle version, jouée dès demain au Théâtre des Osses? L'épaisseur du temps. Pour une même rencontre entre Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud, dans «*Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*».



Yvette Théraulaz donnant la réplique à Véronique Mermoud: comme il y a onze ans

Il y avait eu un face-à-face entre deux comédiennes de talent, Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud. Il y a onze ans, Philippe Morand œuvrait déjà à la mise en scène. *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* fédère la même équipe gagnante qu'en 1989. Mais avec le temps, le texte de l'auteur québécois Michel Garneau a pris de la profondeur, comme on dit en pareille occasion.

«La première fois, nous étions plus naïfs, plus idéalistes», concède Yvette Théraulaz, qui campe le rôle-titre. Celle qui lui donne la réplique a aussi changé sa «vision du monde et de l'existence. La majeure partie de notre vie a passé. Nous avançons vers la vieillesse et la mort.»

Fruit d'une coproduction entre le Théâtre des Osses et le Théâtre Le Poche, à Genève, où elle a été jouée en janvier, cette pièce recréée pour la circonstance est à l'affiche du théâtre de Givisiez, du 3 novembre au 31 décembre. Après une tournée au Québec en février-mars, le spectacle part en vadrouille en Suisse romande, de même que dans les écoles du canton. Les Osses y poursuivent leur travail auprès des élèves en organisant des représentations et des rencontres avec les artistes.

L'histoire? Quelle histoire? Sur scène, il y a simplement deux femmes – elles sont sœurs – qui évoluent dans leur maison familiale: l'une, recluse, vit heureuse hors du monde alors que l'autre rêve de

voyage et de nouvelles découvertes... Elles se parlent, pendant qu'à l'étage, leur mère «est passionnément en train de mourir».

La pièce s'inspire de la vie d'Emily Dickinson telle que rendue dans ses poèmes, sauf que l'auteur a déplacé le décor de la Nouvelle-Angleterre puritaine au Québec catholique du XIX^e siècle. Une trame, ou plutôt un hymne à la vie, dont use Michel Garneau pour que triomphe l'évidence: «La vie est belle et simple pour peu qu'on prenne le temps d'en reconnaître et d'en goûter les valeurs primordiales.» SJ

Givisiez, Théâtre des Osses, les 3, 4, 5, 11, 12, 18, 19 et 26 novembre, les 9, 10, 15, 16, 17, 27, 28, 29 et 31 décembre. Réservations: 466 13 14 ou www.theatreosses.ch

Véronique Mermoud et Yvette Théraulaz dans un texte lumineux

THÉÂTRE DES OSSES • Les deux comédiennes interprètent «*Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*» de Michel Garneau dans une mise en scène de Philippe Morant.

MONIQUE DURUSSEL

Coproduit par le Théâtre des Ossees et le Théâtre Le Poche à Genève, le spectacle «*Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*» sera joué à Givisiez du 3 novembre au 31 décembre 2000. La pièce du Québécois Michel Garneau avait été créée en Suisse en 1989 au Théâtre Le Poche. Ce texte jubilatoire et tendre, déjà interprété par Yvette Théraulaz (*Emilie*) et Véronique Mermoud (*Uranie*) avait alors rencontré le succès. Il est repris, onze ans plus tard, avec la même équipe, mais dans une version qui a grandi et pris de la profondeur. Joué à Genève en janvier dernier, le spectacle a ensuite tourné au Québec où le succès fut triomphal. Les deux comédiennes disent, à ce propos, combien le temps qui passe a influencé leurs interprétations respectives, sans que la pièce ne perde de sa valeur. Au contraire ! Elle a mûri avec elles.

L'HISTOIRE

«*Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*» raconte la rencontre de deux sœurs dans la maison familiale. Emilie la recluse qui vit heureuse hors du monde et sa sœur Uranie voyageuse et avide de découvertes. Les deux femmes se parlent tandis que leur mère est en train de mourir à l'étage. Le spectacle est un échange où il est question d'écoute, d'amour, de tendresse, de mère, de père, de mort, d'art, de départ... Les deux comédiennes amènent, peu à peu, leur public à comprendre une évidence troublante: la vie est belle et simple pour peu qu'on prenne le temps d'en reconnaître et d'en goûter les valeurs primordiales.

Philippe Morand, metteur en scène et directeur artistique du Théâtre Le Poche, relève que Michel Garneau tente de dire combien sont difficiles les chemins de la création, combien est pesant l'héritage familial, religieux et culturel, combien est vivifiante la quête de soi-même. Et le vœu de Philippe Morand, à travers son spectacle, est de nous donner quelque bonnes raisons de croire encore en la vraie force de l'homme, quels que soient les conflits qui agitent le monde d'aujourd'hui.

FORTES ET VULNÉRABLES

Les deux comédiennes ont su séduire le public et la critique par leur interprétation. On parle d'un beau face-à-face, de la tension et de l'équi-



Véronique Mermoud et Yvette Théraulaz, des comédiennes portées par un texte puissant.

LDD

libre des jeux, de la justesse de ton et de l'émotion que distillent les deux femmes. Bref! Les critiques saluent unanimement la justesse de ton de Véronique Mermoud et d'Yvette Théraulaz qui servent merveilleusement le texte de Michel Garneau.

Le Théâtre des Ossees va, dans le

cadre de ce spectacle, accueillir la comédienne québécoise Michelle Rossignol pour présenter «*Emilie*» dans les écoles. L'actrice sera également présente pour le public afin de parler de Michel Garneau dont elle est une proche amie. Ce dernier avait d'ailleurs créé «*Emilie*» pour elle et

Monique Mercure, une autre comédienne magnifique de l'avis de l'auteur. Michelle Rossignol sera donc présente à Givisiez pour les représentations des 18 et 19 novembre 2000.

MDL

Ve Sa 20h Di 17h Givisiez
Théâtre des Ossees.

Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud: le bonheur présent du théâtre

CRITIQUE • «*Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*» conjugue les talents de deux grandes comédiennes et de l'auteur québécois Michel Garneau. Un moment délicieux à vivre au Théâtre des Osses.

FLORENCE MICHEL

«On peut survivre à sa mère», écrit-elle sur un petit bout de papier. C'est sa sœur qui vient de lui dire cette phrase en forme de révélation. Elle l'utilisera peut-être dans un poème. En haut, dans la maison, leur mère est en train de mourir. «C'est une des premières choses personnelles qu'elle fait», dit Emilie. Dans la pièce de théâtre qu'il a écrite à la fin des années 80, l'auteur québécois Michel Garneau imagine un moment d'intimité entre la poétesse américaine Emily Dickinson (1830-1886), morte à 56 ans en laissant plus de 2000 poèmes dont sept seulement avaient été publiés, et sa sœur cadette Lavinia (qui devient Uranie dans la pièce).

Des comptes à régler, des mots ou des actes à pardonner dans cet ins-

tant crucial? Il n'est pas du tout question de ça entre les deux femmes. Mais de partage. Uranie l'aventurière s'apprête à partir pour l'Europe. C'est le bout du monde pour Emilie qui vit retirée de ses semblables, curiosité pour les voisins (elle ne va plus à la messe), cloîtrée volontaire dans la maison où elle est née, où elle mourra. Lorsque Uranie découvrira les textes de sa sœur, elle se chargera de les faire publier. Les poèmes d'Emily Dickinson, avec leurs métaphores inattendues, leurs coupures de rythme, leur introspection passionnante, deviendront vite populaires. Et l'une des poétesse les plus innovatrices du XIX^e siècle aura une forte influence sur la poésie moderne.

«DE LA JOIE À ÊTRE SOI»

On n'en est pas encore là dans la pièce de Michel Garneau. Les deux

sœurs, complices dans le souvenir comme dans le présent, parlent de l'amour, de la religion, de leur père à l'esprit si rigide, de leur art (Uranie est musicienne). Et, surtout, du bonheur d'être en vie et des efforts que cela implique. «Sentir de la joie à être soi, c'est la seule forme de vivre», dit Emilie la brûlante.

Les comédiennes Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud, qui se retrouvent onze ans après avoir créé à Genève *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, irradient. Du matériau exigeant, vertigineux et plein d'humour qu'est le texte, elles font une rencontre tellement intense que le spectateur en a la chair de poule. Voilà le bonheur présent du théâtre! Mis en scène par Philippe Morand (comme il y a onze ans), le duo magnifique transmet avec une finesse rare les intentions de l'auteur.

Le spectacle, joué au début de cette année par le Théâtre de Poche de Genève que dirige Philippe Morand, est ensuite parti pour deux mois de tournée au Québec, où il a remporté un triomphe. Outre la quinzaine de représentations agendées à Givisiez, la pièce tournera d'ici à la fin de l'année à La Chaux-de-Fonds, Avenches, Neuchâtel, Yverdon et Bienne. FM

Au Théâtre des Osses, rue Jean-Prouvé 4 à Givisiez les 11, 12, 18, 19 et 26 novembre, les 9, 10, 15, 16, 17, 27, 28, 29 et 31 décembre. Vendredis et samedis à 20h, dimanches à 17h. Location au 466.13.14, entrée 30 francs, réductions.

Le Théâtre des Osses accueillera du 13 au 25 novembre la comédienne québécoise Michelle Rossignol, amie de Michel Garneau qui écrit le texte d'«Emilie...» pour elle. Elle présentera la pièce dans les écoles et se mettra à la disposition du public des 18 et 19 novembre.

GIVISIEZ

■ SCHAUSPIEL

Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone.

Nach einer Aufführungsserie am Théâtre Le Poche in Genf und Gastspielen in Kanada spielen Yvette Théraulaz und Véronique Mermoud das Stück des kanadischen Autors Michel Garneau im Freiburger Vorort Givisiez. Es beruht auf dem Leben und der Lyrik der amerikanischen Dichterin Emily Dickinson, die ihr ganzes Leben zurückgezogen im Haus ihres Vaters verbrachte. Die Genfer Presse rühmte Stück und Darstellerinnen nach der Premiere gleichermassen. Die Inszenierung stammt von Philippe Morand. zz.

Théâtre des Oesses, rue Jean Prouvé 4

Fr, Sa 20, So 17 h

Tel. 026 466 13 14

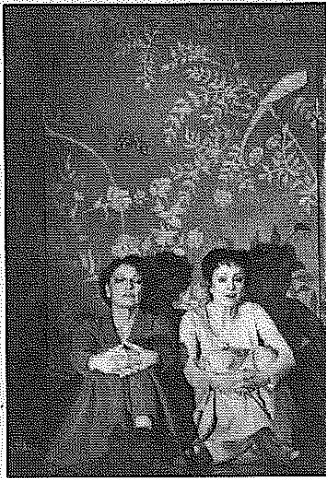
NZZ Ticket, 2 au 8 nov. 2000

Théâtre Quand un poète effeuille la vie d'Emilie

L'Impartial / 24.11.00

Présentée ce week-end à La Chaux-de-Fonds, la pièce «Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone» doit son existence à plusieurs coups de foudre. Celui, d'abord, du poète et dramaturge québécois Michel Garneau pour Emily Dickinson, l'un des poètes majeurs de l'Amérique du XIXe siècle. Celui qu'éprouva pour la pièce et l'auteur Philippe Morand, metteur en scène et directeur artistique du Poche, à Genève, où la création suisse d'«Emilie...» eut lieu en 1989. Celui, enfin, de Véronique Mermouz, directrice artistique du théâtre des Osses de Givisiez, qui concrétisa son adhésion au projet de Morand par une coproduction.

Si Garneau a trouvé une inspiratrice en Emily la poétesse, sa pièce ne s'apparente ni à une biographie ni à une citation textuelle de l'œuvre. «Elle provient de ma lecture de son œuvre, et de certains ins-



Véronique Mermouz (à g.) et Yvette Théraulaz.

photo sp

tants de sa vie, et de certains instants de ma vie». Plus fidèle à l'esprit qu'à la lettre, le spectacle est le reflet d'une «entreprise de la lucidité», d'une «quête heureuse de la connaissance de soi-même»,

comme l'écrit pour sa part Philippe Morand. Une quête qu'Emily poursuit en recluse, volontaire, dans la maison de son père.

Sur la scène, la sœur peu connue d'Emily s'incarne en musicienne (interprétée par Véronique Mermouz) qui parcourt le monde avec son amant; contrepoint parfait à la petite musique introspective d'Emilie (Yvette Théraulaz), qui s'interroge sur l'amour, la mort, la nature. A l'heure où le siècle bascule dans un nouveau millénaire, à l'ère du doute et de la précarité, «la parole d'Emilie pourrait bien nous offrir les ferments d'une autre réflexion, d'une autre ouverture au monde et à l'univers». C'est tout le mal que souhaite Philippe Morand à ses spectateurs.

DBO

● La Chaux-de-Fonds, Beau-Site (TPR), ven. 24 et sam. 25 nov., 20h30.

vendredi 24 novembre à 20h30

samedi 25 novembre à 20h30

ÉMILIE NE SERA PLUS JAMAIS CUEILLIE PAR L'ANÉMONE

de Michel Garneau

COPRODUCTION

THÉÂTRE DES OSSES GIVISIEZ - THÉÂTRE LE POCHE, GENÈVE

MISE EN SCÈNE: PHILIPPE MORAND

DÉCOR ET COSTUMES: GILLES LAMBERT

ÉCLAIRAGES: LILIANE TONDELLIER

CHEF-ÉCLAIRAGISTE ET RESPONSABLE TECHNIQUE DE
TOURNÉE: JEAN-CHRISTOPHE DESPOND

AVEC LES DEUX GRANDES ACTRICES ROMANDES QUE SONT
VÉRONIQUE MERMOUD ET YVETTE THÉRAULAZ,
AUXQUELLES LES PUBLICS QUÉBÉCOIS ONT RÉSERVÉ LA
SAISON DERNIÈRE D'INOUBLIABLES "STANDING OVATIONS".

Auteur québécois, à l'itinéraire singulier, Michel Garneau est à l'image de sa pièce: généreux, ouvert et curieux du monde. Né en 1939 à Montréal, il est l'auteur d'une cinquantaine de pièces qui ont presque toutes eu la chance d'être portées à la scène! Ses expériences professionnelles multiples l'ont rendu sensible à l'écriture, abordée comme moyen ludique de transformation sociale.

Cette pièce écrite en mémoire de l'œuvre de la poétesse Emily Dickinson (1830 - 1886) n'est absolument pas l'histoire de sa vie, même si elle est à la source de l'inspiration de Garneau. Elle est plutôt: **Un face-à-face beau comme une cérémonie des adieux.**

Le théâtre est un art d'infidélité. L'acteur épouse un personnage, l'étreint parfois, puis l'abandonne en gambadant, sans demander son reste. Philippe Morand, directeur du Poche à Genève, brise cette fatalité. Onze ans après avoir guidé Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud dans les sous-bois d'ÉMILIE NE SERA PLUS JAMAIS CUEILLIE PAR L'ANÉMONE, il a demandé aux deux mêmes comédiennes de reprendre leur dialogue. Pour un face-à-face doux, lumineux et chameilleur comme le sont les confidences fraternelles au petit matin.

A première vue, elles n'ont pas changé. Dans sa robe solaire, Yvette Théraulaz est toujours Emilie, la poétesse qui a décidé de s'enraciner au milieu de sa forêt, pour vivre plus intensément. Dans sa robe saumon, Véronique Mermoud joue Uranie, la sœur musicienne, sur le point de quitter l'Amérique au bras de son amant. Mais si le théâtre peut donner le sentiment d'un présent permanent, le metteur en scène a voulu marquer le passage du temps. Au-delà du plateau carré, on voit donc une table et des volets posés à terre. Ce sont les vestiges de la première version. Et comme les souvenirs de la maison des morts.

Sauf qu'Emilie ne meurt pas vraiment. Elle se détache... intensément. La beauté du spectacle de Morand est de tracer à petites touches cette topographie de la solitude. Ainsi l'opposition quasi physique des comédiennes: à la robustesse presque figée de Véronique Mermoud répond la souplesse fiévreuse d'Yvette Théraulaz. Et la voilà qui s'énivre de mots singuliers, comme une vieille fille se pare de perles rares, pour rêver de valses folles. Il y a aussi et surtout ce moment suspendu où, dans une échappée de lumière, Uranie habille Emilie. La poétesse est en blanc à présent, immaculée, comme une mariée bafouée devant l'autel, comme un ange ou une folle. Cette cérémonie des adieux ne s'oublie pas.

photo Isabelle Meister

Le Billet de
Revue - Site (TPR - Saison 2000/2001)
Alexandre Demidoff - Le Temps

Beau-Site Emilie ou le retour de Théraulaz

Objet d'étude passionnant pour qui veut prendre la mesure de l'alchimie qui préside à la création littéraire, «Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone», pièce de Garneau tirant son inspiration de l'œuvre d'Emily Dickinson, a été présentée vendredi et samedi à Beau-Site, dans le cadre de la saison commune. Grand succès théâtral, de fréquentation, et grand retour d'Yvette Théraulaz sur la scène chaux-de-fonnière.

L'œuvre poétique d'Emily Dickinson n'est, ici, guère connue que des spécialistes et on cite le Québécois Michel Garneau sans toujours l'avoir lu. Dès lors le spectateur était placé devant une équivoque. Quelle est la part de l'une et de l'autre dans «Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone»? La pièce aborde les grands thèmes existentiels: la mort, Dieu, la religion catholique - le texte est irrévérencieux face au clergé -, la culture, la musique. Emilie (Yvette Théraulaz), irréductible aux normes banales, passe sa vie à justifier cela.

L'écriture poétique est son salut, elle lui permet tous les aveux, elle abolit la démarcation, absurde pour elle, entre l'absolu et la vie réelle. Prise entre son petit-bourgeois de père et sa sœur aînée, Emilie est, dès son enfance, mal dans sa peau. Dès lors elle vit avec sincérité. Elle se choisit elle-même à chaque instant, avec une passion tranquille, sans compromission.

Uranie (Véronique Mermoud), la sœur aînée, musicienne partie à la conquête du monde au bras de son amant, est attendrie par Emilie, l'éternelle innocence. L'auteur joue avec deux mouvements absolus, aussi forts l'un que l'autre, qui finiront par se rejoindre.

Philippe Morand, subtil metteur en scène, a découvert la pièce à Montréal en 1989 et obtenu de la monter en Suisse. Sans doute avait-il pressenti qu'Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud seraient, dans la scénographie de Gilles Lambert, les inégalables interprètes de l'œuvre.

Dénise de Ceuninck

THÉÂTRE

Cueillir la vie à même l'anémone

Le décor: un intérieur sobre, moiré, chatoyant, baignant dans la douce lumière du jour naissant... Sur scène, deux femmes, deux sœurs, l'une vêtue d'une robe couleur soleil, l'autre habillée de saumon. Entre Emilie et Uranie, l'histoire se tisse et se renoue, au fil de la poésie et du temps, que l'on apprivoise avec les deux comédiennes, au gré de leurs silences, de leurs rires, de cette complicité fraternelle bienvenue qu'Yvette Théraulaz et Véronique Mermouz, sous l'égide de Philippe Morand, savent servir avec sensibilité et profondeur. Peu de mouvements sur scène, si ce n'est celui du texte, auquel le spectateur doit prêter une atten-

tion de chaque instant, pour suivre les circonvolutions d'une pensée en mouvement perpétuel, qui se cherche...

La première rencontre des deux sœurs s'est produite alors qu'Emilie n'avait que dix minutes, alors que l'aînée avait deux ans... Une minute fulgurante, qui fait basculer une existence de dix à onze, comme le sable s'égrenant au cœur du sablier, comme le dernier souffle de la mère qui meurt au première étage, qui inscrit dans le temps l'histoire des Dickinson...

Accepter de se tromper soi-même, personnellement, n'est pas acte possible pour Emilie. Le premier pas dans la recherche de

soi-même, c'est se perdre et peut-être alors qu'on peut finir tout neuf, comme l'anémone fraîchement cueillie.

La sobriété de la mise en scène veut servir le magnifique texte de Michel Garneau, inspiré par la poétesse américaine Emily Dickinson. Son regard éclaire le regard de l'autre, comme lorsque l'on «regarde ailleurs, pour vrai... Je ne parle pas d'infliger sa présence ailleurs, je ne parle pas de tourisme, regarder ailleurs aide à se comprendre à savoir qui nous sommes parfois, et parfois, qui nous ne sommes pas...»

Emilie quitte le monde, elle retrouve son espace-temps et revêt,

par la même occasion, une robe blanche, de pureté, qu'elle gardera jusqu'à la mort... Vibrante comme un cerf-volant, lumineuse, évanescence, elle part en quête d'elle-même, du sens des mots, de leur véritable sens, celui que l'on nomme, qu'à force de nommer, l'on finit par perdre...

La poésie est à chaque réplique, elle crée le dialogue, le nourrit, le rompt parfois... Comme la mort, «qui rôdant autour des arbres, se voit offrir le thé...»

Michel Garneau le dit: «Emilie sait pourtant qu'elle n'aime pas le thé, alors au soir sérieux, quand la vraie mort l'a envahie, elle a dû gentiment lui offrir sa vie...»

Céline Latscha

THÉÂTRE DES OSSES

Emilie ne sera plus
jamais cueillie par
l'anémone

Une coproduction du
Théâtre des Osses (FR) et du
théâtre Le Poche (GE)

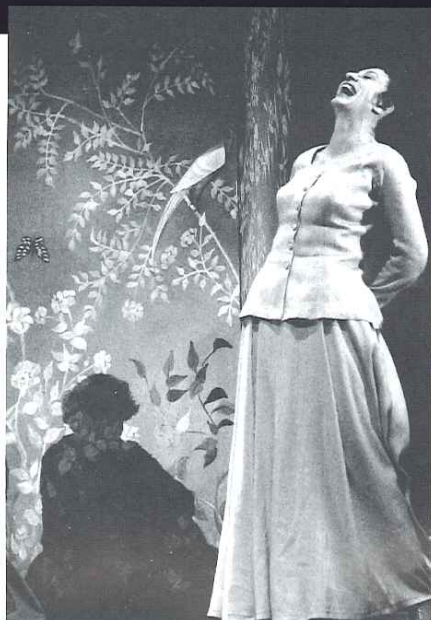


Photo : Isabelle Meister

La pièce de Michel Garneau «Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone» mise en scène par Philippe Moran, a déjà remporté un vif succès aux Etats-Unis en début d'année.

La rencontre des deux sœurs dans la maison familiale est chahutée par la mort proche de la mère. Le frère et le père sont morts, eux aussi. Emilie, la poétesse et Uranie, la musicienne vont reconstruire leur histoire, une mémoire. La mémoire en un «miroir ardent», fait d'humour et de simplicité persuasive tourné sur nos valeurs et nos errements.

Michel Garneau sera présent pendant 10 jours pour parler de son art aux élèves des collèges et au public, le samedi 18 et dimanche 19 novembre 2000, après la représentation, dans la cafétéria du théâtre.

Givisiez, Théâtre des Osses : 3, 4, 5,
11, 12 novembre 2000. Vendredi et
samedi à 20h00 et dimanche à
17h00.

Chaux-de-Fonds, Théâtre Populaire
Romand : 24 et 25 novembre 2000
Avenches, Théâtre du Château : 30
novembre 2000

Neuchâtel, Théâtre du Passage : 6
décembre 2000

Yverdon, Théâtre Benno Besson : 8
décembre 2000

Bienne, Théâtre Le Palace : 18
décembre 2000

Réservation :

Théâtre des Osses, tél. 026 466 13 14

e-mail : info@theatreosses.ch

Théâtre des Osses, rue Jean Prouvé
4, 1762 Givisiez/Fribourg.

www.theatreosses.ch

BRIGITTE PURKHARDT

La vieille fille aux yeux de confiture

Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone a été créée à Montréal le 21 octobre 1981, au Café de la Place, dans une mise en scène de l'auteur, Michel Garneau¹. Elle était magistralement défendue par Michelle Rossignol (Émilie) et Monique Mercure (Uranie). Ces actrices et amies du dramaturge ont d'ailleurs généré cette création lorsque, un soir de restaurant, elles lui ont demandé, « intempêtes / comment ça se fait / que tu nous as pas écrit une pièce / à nous deux² » ? Un an plus tard, tous trois se penchaient sur le premier jet (mais en réalité le quatrième) d'un texte inspiré de (mais davantage « illuminé » par) la vie et l'œuvre d'Emily Dickinson, la plus brillante étoile de la poésie américaine selon Garneau, « la petite ivrogne de rosée / vieille fille aux yeux de confiture / cachant la littérature dans son tablier³ » qu'il ne se lasse pas de lire depuis l'âge de dix-sept ans, et parfois de traduire.

Pendant la gestation du spectacle, en 1980, le metteur en scène suisse Philippe Morand – invité à travailler à l'École nationale de théâtre avec les étudiants en écriture dramatique – prend connaissance du manuscrit. Tout de suite, il se sent devenir « la victime, ou le héros, ou plus modestement l'heureux bénéficiaire "d'un choc amoureux" qui n'était pas de l'ordre du hasard mais d'un plaisir théâtral rare, voire unique », ainsi qu'il le relate dans un dossier de presse. Il monte *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* en 1989, au Théâtre le Poche de Genève. En ces années-là, le public avait surtout apprécié la joie de vivre d'Émilie et sa capacité à improviser le bonheur au fil des jours.

Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone

TEXTE DE MICHEL GARNEAU. MISE EN SCÈNE : PHILIPPE MORAND, ASSISTÉ DE CLÉA REDALIÉ ; SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES : GILLES LAMBERT ; ÉCLAIRAGES : LILIANE TONDELLIER ; MAQUILLAGES : JOHANNITA MUTTER. AVEC VÉRONIQUE MERMOUD (URANIE) ET YVETTE THÉRAULAZ (ÉMILIE). COPRODUCTION DU THÉÂTRE LE POCHE (GENÈVE) ET DU THÉÂTRE DES OSSES (GIVISIEZ), PRÉSENTÉE EN TOURNÉE QUÉBÉCOISE DU 15 FÉVRIER AU 11 MARS 2000, AU THÉÂTRE PÉRISCOPE (15 AU 26 FÉVRIER), AU THÉÂTRE DE LA VILLE (1^{ER} MARS) AINSI QU'AU PETIT THÉÂTRE DE SHERBROOKE (9 AU 11 MARS).

1. Jean-François Chassay en a rendu compte dans *Jeu* 22, 1982.1, p. 120-122.

2. Tel que relaté, sous forme poétique, dans un opuscule publié par les théâtres le-Poche et des Osses, intitulé *Pour Émilie*, s.d. et s.p.

3. Prologue de Michel Garneau à *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, Montréal, VLB éditeur, 1981, p. 9.

La reprise actuelle de la pièce par la même équipe artistique européenne se situe dans un contexte social plus perturbé, et le plaisir d'exister d'Émilie n'en est que plus intense puisque, jamais béat et toujours lucide, il n'évacue pas le mal, ni la souffrance, ni la peur, ni l'ombre de la dissolution finale inévitable : il se contente d'affirmer sans mièvrerie aucune « que si la mort est vide / la vie est pleine⁴ » et qu'elle mérite d'être vécue dans l'allégresse malgré les avatars du destin. Pareille foi anime le personnage d'Émilie tout comme elle traverse l'œuvre de la poète Emily.



Emily Dickinson.

L'éternel goût du neuf

Issue d'une famille distinguée et cossue de la Nouvelle-Angleterre, Emily Dickinson naît à Amherst – dans le Massachusetts – en 1830, et meurt dans sa maison natale en 1886, emportée par le mal de Bright. Elle a rarement déserté son patelin. En cinquante-cinq ans, trois semaines de vacances à Washington et à Philadelphie en 1854, ainsi que quelques séjours à Boston pour soigner ses yeux. De façon analogue, elle fréquente peu son entourage, recluse dans sa demeure dès la trentaine. « Il est suggéré dans des livres polis / qu'elle jusqu'à la mort était jusqu'à / la mort vierge jusqu'à la mort⁵ » écrit Michel Garneau. Elle aurait toutefois été éprise de certains hommes qu'elle admirait : Humphrey (un directeur de collège), Newton (le secrétaire de son père), le pasteur presbytérien Wadsworth, le juge Lord. Passions entretenues par une complicité intellectuelle et d'intimes échanges épistolaires. D'emblée, elle cède à ses sentiments, tel qu'en témoignent ces paroles destinées à Otis Phillips Lord : « *The exultation floods me. I cannot find my channel – the Creek turns Sea – at thought of thee*⁶. » Pourtant elle résiste avec la même fougue à cette exaltation qui l'inonde et lui cache le chenal, tout comme elle fuit ce

ruisseau se transformant en mer dès qu'elle songe à l'aimé. « *Oh, my too beloved, save me from the idolatry which would crush us both*⁷ », supplie-t-elle. Une fois ses amants de plume disparus, ce n'est plus l'amante qui les pleure, mais l'amie – de son propre aveu –, l'élève qui a perdu son précepteur. En fait, elle a sans doute préféré dire l'amour plutôt que le faire, et succomber à la séduction des mots plutôt qu'à la tentation de la chair.

Cette fusion ardente de la poète avec le verbe a beaucoup touché Michel Garneau. « Les mots sont les cailloux / qu'on se met dans la bouche / pour apprendre à parler⁸ », note-t-il. Emily s'en emplissait le cœur pour vibrer, et la tête pour penser, et l'âme pour créer, à l'affût des perles rares – aux sons étranges et aux sens mystérieux – recelées par son dictionnaire. Grâce à ces « mots magiques parce qu'inxépliqués », elle dialoguait avec elle-même, de remarquer Alain Bosquet. Ils étaient « ses

4. *Ibid.*, p. 62.

5. *Ibid.*, p. 9.

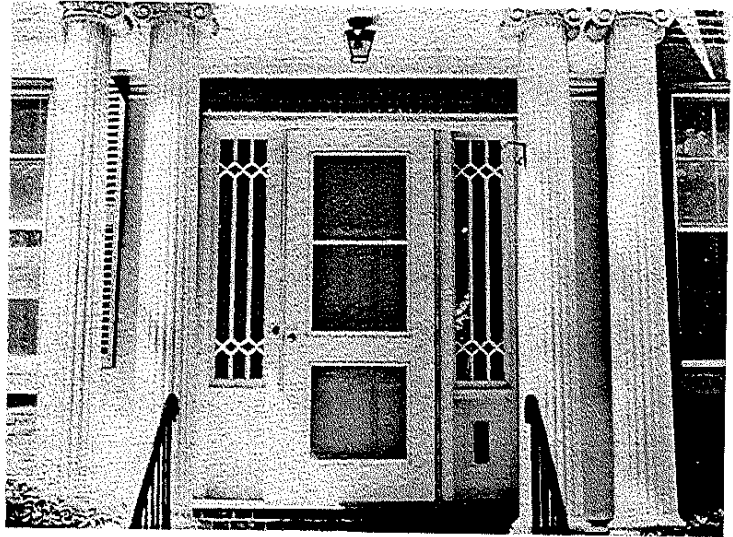
6. Voir *The Life of Emily Dickinson* de Richard B. Sewall, Cambridge, Harvard University Press, 1997, p. 653.

7. *Ibid.*, p. 655.

8. Dans *Pour Émilie*, op. cit.

mascottes, ses boussoles, et sa manière d'affirmer que la convention peut, par un acte de confusion volontaire, mener à une "resacralisation" du langage ; le sien est plus qu'original ou particulier : c'est un langage privé⁹ ». À l'égal de sa poésie – vivante et hardie – libre des contraintes langagières, formelles et stylistiques.

« Dickinson a écrit près de deux mille poèmes (rappelle Garneau) / deux trois quatrains parfois quatre / pleins / débordants / les mondes y tiennent en quelques lignes¹⁰. » Tous sont composés en vers libres, sans ponctuation et sans titre. Seulement une dizaine ont été publiés du vivant de leur auteure, anonymes et sans son assentiment. Cette dernière estimait que « publier, c'est mettre aux enchères l'esprit humain¹¹ ». La reconnaissance publique l'indifférait, bien qu'elle ait tenu à vérifier la valeur de son travail en le soumettant à la « chirurgie » d'un polémiste et critique réputé, Thomas Wentworth Higginson. S'il n'a pas caché son intérêt pour cette écriture originale et profonde, il ne l'a pas louée non plus, rebuté par les entorses à la prosodie et à la syntaxe de la poète, plus soucieuse de sincérité que de brio.



Lé Homestead, refuge de la poétesse Emily Dickinson, à Amherst dans le Massachusetts. Photo : Andrea Moorhead, parue sur la couverture d'un numéro de la revue *Liberté*, consacré à l'auteure américaine (n° 164, avril 1986).

Après le décès de sa pupille littéraire, sur l'instigation de la sœur de celle-ci – Lavinia –, Higginson acceptera tout de même d'effectuer un choix parmi les textes poétiques de sa protégée et de rédiger une préface en vue d'une publication, laquelle se concrétisera en novembre 1890 par la parution d'un recueil de cent cinquante-deux pages regroupant cent quinze poèmes, immédiatement couronné de succès par la presse et le lectorat. Une célébrité posthume plus attisée, hélas ! par l'aura de l'énigmatique recluse que par le rayonnement d'une création singulière... Une amie de la famille, Mabel Loomis Todd, s'acharnera ensuite à déchiffrer, recopier, classer le reste de l'œuvre – vers, aphorismes, lettres – en la publiant au fur et à mesure. Véritable apostolat interrompu par la faute d'une querelle avec Lavinia en 1896. Les brouillons d'Emily, dont certains de ses morceaux les plus puissants, dormiront ainsi dans un coffret en bois de camphrier pendant près d'un demi-siècle, résistant aux curieux, à un incendie et à un ouragan. C'est la fille de Mabel – Millicent Bingham – qui les sortira du purgatoire en 1945. Alain Bosquet ne déplore pas un tel retard, jugeant qu'il est préférable « que les écrits qui correspondent le plus à la sensibilité poétique du vingtième siècle aient vu le jour après

9. Dans la présentation d'*Emily Dickinson*, Paris, Éditions Pierre Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », n° 55, 1957, p. 53.

10. Dans *Pour Émilie*, *op. cit.*

11. Voir *Emily Dickinson*, *op. cit.*, p. 62.

Rimbaud, après Mallarmé et, aux États-Unis, après Hart Crane. Ils n'en sont que plus actuels ; il faudrait dire : plus durables, plus universels¹². »

Emily Dickinson était bel et bien en avance sur son temps, comme si elle avait fermé sa conscience aux diktats des mœurs de l'époque. Comme si elle avait doté ses yeux malades d'un regard sain, neuf de surcroît, apte à percer la carapace embrouillée des apparences pour surprendre l'essence des choses. Voilà une démarche fondamentale en poésie, pense Garneau, que d'avoir « le regard nu / dépouillé d'oripeaux / avoir le regard neuf / et aneuissant / c'est carrément excentrique / dans nos cultures flétries d'habitudes¹³ ». Cela mène au poème, « au bout des choses / au bout de l'individu / qu'il éclate / et se fonde avec le monde¹⁴ ». Et qu'il brûle du désir de la parole, de l'autre, de l'inconnu « toujours possible / avec l'éternel goût du neuf¹⁵ ».

Emily Dickinson captive à divers degrés, autant comme femme que comme artiste. Comment rester insensible à sa fascination pour les mots, doublée d'un ravissement devant les choses ? Son admiration des grands maîtres et la transgression des techniques de leur art ? Son dédain de la gloriole non dénué d'orgueil pour l'acte créateur ? Son besoin de solitude jamais misanthrope ? Son célibat volontaire toujours disponible à l'émoi amoureux ? Sans oublier sa nature mystique n'étouffant pas le scepticisme religieux et sa fidélité aux tâches profanes du quotidien n'entravant pas une prédisposition viscérale au sacré. D'une certaine manière, c'est à de semblables valeurs humaines et esthétiques qu'*Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* rend hommage, par delà toute ressemblance avec le modèle.

Vivre au présent dans la présence

D'entrée en matière, Michel Garneau nous prévient que sa pièce n'en est pas une historique ou biographique. En effet, même si les deux personnages mis en situation évoquent les sœurs Dickinson, ils n'en sont ni les adaptations, ni les transpositions, ni les transformations. Le cours de leur vraie vie n'alimente aucune intrigue dramatique, et le dialogue théâtral ne témoigne sûrement pas de leurs rapports factuels. Émilie « joue » Emily, et écrit comme elle. Uranie « interprète » Lavinia et, contrairement à celle-ci, elle est musicienne. Elles n'ont pas quitté le XIX^e siècle mais leur puritaine Nouvelle-Angleterre pour un coin du Québec catholique : Saint-Hyacinthe ou, qui sait ? Saint-Antoine-sur-le-Richelieu...

On pourrait imaginer que les sœurs fictives sont des *dramatis personæ* campant les sœurs réelles ainsi que l'on porte un masque : afin de favoriser l'exécution d'un rituel qu'officie le poète dramaturge. Comme dans une cérémonie sacrée, elles s'effacent en tant qu'individus pour transmettre la voix des forces qui les possèdent. Dans le contexte, cette voix tient de l'incantation, voire de l'illumination, et elle interroge la vie, la mort, l'amour, la nature, l'art, l'extase, la lucidité, Dieu, la religion, la famille, la joie, la solitude, l'espace, le temps, par le truchement d'une rencontre atemporelle

12. *Ibid.*, p. 50.

13. Dans *Pour Émilie*, *op. cit.*

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*

privilegiée : celle de deux poètes dont les univers s'entrecroisent, à cent ans d'intervalle, par la magie des affinités électives. Ils ne se veulent ni maudits ni malheureux, et la poésie n'est pas pour eux un état mais une activité, n'est pas un savoir pérenne mais un jeu spontané.

En ce sens, *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* est aussi « une pièce sur la présence à l'instant (dit Garneau) / et si elle part de la vie d'Emily Dickinson / telle qu'elle la donne dans ses poèmes / c'est que ces poèmes-là m'apprennent beaucoup / sur vivre au présent dans la présence¹⁶ ». Il serait possible de disserter longtemps sur cette faculté de « présence à l'instant ». Disons en bref qu'elle donne du prix aux cadeaux du hasard et qu'elle permet de vivre de concert avec le monde. Par fragments plutôt qu'à l'intérieur d'une continuité. Dans l'appétence, la sensualité, l'exaltation : ces bonnes « humeurs » que la durée étiole mais que l'instant revigore, et qu'Émilie cultive avec autant de soins que ses anémones.

La structure dramatique de la pièce de Garneau porte l'empreinte d'un tel « présentisme ». Dépourvue de nœud conflictuel, de luttes entre héros antagonistes et de toute intrigue linéaire ponctuée de rebondissements, *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* évolue au moyen d'une série de fragments qui tiennent autant de l'aquarelle que de l'aria, tant les quatorze scènes qui la constituent laissent voir et entendre le dialogue des deux sœurs, ainsi qu'on contemple une peinture et qu'on écoute une musique. Car l'esprit du texte est avant tout méditation. Et la lettre, un long poème dont Émilie et Uranie entrelacent les trames vitales : le sens et le son.

Émilie possède le don de communiquer ses visions. Elle représente « la parole parolante / la parole consciente d'elle-même / et du vertige du sens¹⁷ ». Uranie¹⁸, la virtuose de l'écoute, interprète. Elle « permet d'invoquer / la dimension musicale d'où vient / le langage / et où une partie du langage / veut toujours retourner / au-delà du sens¹⁹ ». L'action se déroule entre 1860 et 1886 et, si certains propos soulignent la marche du temps, celui-ci n'a pas plus de souffle qu'un soupir arraché à l'éternité. En parallèle, le cheminement d'Émilie et d'Uranie ne marque pas plus la terre que la chute de l'étoile filante, le ciel. Au terme de leur parcours ici-bas, elles se dirigent sereinement vers la mort, cet ultime événement à vivre, commun à toute créature vivante de l'univers. Elles n'ont même pas vieilli, mais elles ont sans conteste mûri. Alors que la vie ratatine l'être matériel, elle peut épanouir son double spirituel. Au fond, c'est surtout cette dimension intérieure de l'humain que la pièce de Garneau a explorée.

On y surprend une sensibilité, des thèmes et des atmosphères proches de l'œuvre d'Emily Dickinson. Par contre, aucun de ses poèmes ne s'y glisse. Pas textuellement en tout cas, et c'est voulu. On n'honore jamais l'artiste en le copiant. Mieux vaut tirer de son œuvre (ou de son vécu) l'étincelle qui allume l'imagination, et s'y abandonner

Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone, de Michel Garneau. Spectacle du Théâtre le Poche et du Théâtre des Osse (Suisse), présenté au Québec à l'hiver 2000. Sur la photo : Véronique Mermoud (Uranie) et Yvette Théraulaz (Émilie). Photo : Isabelle Meister/Azzurro Matto Photo.

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

18. Ce n'est sans doute pas par hasard que Lavinia a emprunté son nom à la muse Uranie, patronne de l'astronomie et mère du grand musicien Linos dont Apollon jalouisa le talent au point de le tuer.

19. Dans *Pour Émilie*, *op. cit.*



en inventant à partir du possible. Par exemple, en se basant sur des biographies, on sait que la famille possédait un cheval réputé « courir comme un oiseau » ; que les sœurs se sont beaucoup occupées de leur mère malade ; et qu'Émilie a fini un jour par ne s'habiller que de blanc. Le dramaturge s'est permis de broder autour de ces faits. Le cheval – qu'il nomme avec un clin d'œil Longfellow – devient pour Émilie l'instrument de la prise de conscience de sa responsabilité de poète. L'évocation de l'interminable agonie de la mère signale peut-être la fin prochaine d'un cycle : celui de la maternité obligatoire dans un destin de femme. Quant à la robe blanche, Uranie en revêt sa sœur avant de la quitter pour un long voyage. Émilie se dédouble dès lors. Pendant qu'une partie d'elle se retranche derrière un tablier au service des choses, l'autre se consacre tout entière à son idéal, protégée des contraintes du quotidien par un habit de lumière. Main dans la main, elles regardent toutefois dans la même direction : là où le chemin débouche sur le vide, avec l'espoir que s'y cache le jardin où plus aucune anémone ne cueillera Émilie.

Bien qu'aucun poème de Dickinson ne figure dans la pièce, cette dernière renvoie à l'œuvre de la poète, sur le plan formel. Même s'il s'agit d'un dialogue théâtral,

tout le texte de Garneau est écrit en vers libres et sans ponctuation. De plus, la structure narrative des différentes scènes ou épisodes rappelle le découpage d'un bon nombre de poèmes d'Emily. De prime abord, ils débent souvent sur une image forte ou intrigante, sur un pressentiment ou une sentence. Puis, s'enclenchent l'observation,

l'interrogation ou le raisonnement – par monts et par vaux – au gré d'une dialectique où se mêlent le concret et l'abstrait, la légèreté et la gravité. En résulte la finale révélant une « illumination » : c'est-à-dire une sorte d'aphorisme de nature marginale, plus affectif que rationnel, plus impressionniste que réaliste, plus voilé qu'évident. On détecte un procédé semblable dans *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*. À preuve, la narration de l'épisode du cheval.

Elle s'ouvre sur le père fouettant le cheval dans l'étable, parce que la bête a manifesté son arrogance sur la grand-route, après la messe. Puis s'interpose Émilie en hurlant comme une déchaînée. Ni les supplications ni les menaces paternelles ne la musèlent. Alors qu'il démissionne – « mon cheval est orgueilleux et ma fille est folle²⁰ » –, Émilie expérimente toutes les phases du cri, depuis le mal dans la gorge et la rage au ventre jusqu'à l'ivresse qui la secoue, des pieds à la tête, lorsqu'elle découvre qu'elle « est une volonté ». Elle se souvient d'avoir influencé le réel par sa révolte : « Je ne suis plus jamais allée à la messe / Longfellow n'a plus jamais été battu²¹. » Avec le temps, la mère somnole de plus en plus, et le cri d'Émilie se transforme à l'avenant : « Je hurle discrètement puisque mon cri / ne sauve personne quand je crie / ça sonne comme un Frédéric dans le monde²². » Le cri en vers a-t-il vraiment moins de répercussion que le cri en acte ? Ce n'est pas sûr, mais voilà un doute légitime, susceptible de ronger la conscience de l'artiste. Les diverses « illuminations » d'Émilie sont toutes de la même trempe : elles intriguent, émeuvent, charment, préférant au point final les points de suspension. La mise en spectacle de ce poème dramatique ou de ce dialogue poétique ne déroge pas à une telle qualité d'atmosphère.

Les diverses « illuminations » d'Émilie sont toutes de la même trempe : elles intriguent, émeuvent, charment, préférant au point final les points de suspension.

Dès le début, la touche impressionniste du décor donne le ton. Côté cour, au second plan, se dresse un paravent. Un coffret rempli de papiers de toutes sortes est posé au sol, à proximité. Émilie y entrepose ce qu'elle écrit et ne s'en sépare jamais. Est-elle consciente de la richesse de son legs ? Côté jardin, un bric-à-brac hétéroclite obstrue le mur de lointain. On y distingue treillis, volets, chaise, fauteuil, vin et verres sur une table, et un cadre immense, vide et scindé en deux morceaux. C'est ce dernier élément qui concourt au caractère insolite du tableau. Ferait-il allusion au poème où Dickinson contemple sa dépouille comme si sa vie avait été découpée aux dimensions d'un cadre – « *As if my life were shaven / And fitted to a frame*²³ » ? Quoi qu'il en soit, le paravent et le cadre – dès qu'on s'y attarde – produisent une forte impression. Comme celle qui se dégage des symboles, et qu'il est bien tentant d'interpréter.

Le paravent, orné de motifs floraux, coupe Émilie du tumulte social et l'enferme dans sa flore chérie, autant réelle qu'imaginaire. Il disparaîtra en fin de spectacle à l'instar des barrières qui tombent autour d'Émilie, lorsque – vêtue de blanc – elle se dédouble, délivrée du monde sensible. La signification du cadre s'avère un peu plus complexe. D'une part, exempt d'image et désarticulé, il représenterait le désir d'anonymat de la poète et la forme éclatée de son œuvre, réfractaire à tout carcan. En revanche, de par

20. Voir *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, op. cit., p. 64.

21. *Ibid.*, p. 65.

22. *Ibid.*, p. 66.

23. Emily Dickinson, op. cit., p. 128.

sa charpente démesurée, il présagerait l'héritage de l'artiste. Les éléments épars de sa célébrité sont là : la postérité en recollera les morceaux, y fixera une image... Peut-être, après tout, qu'Emily en avait le pressentiment ? Les autres objets du bric-à-brac servent d'accessoires au gré des situations. Tels les sièges, la table et le vin, durant la conversation exubérante des deux sœurs qui lèvent leur verre à la culture, aux livres, à la poésie, à la musique, aux musiciens, à l'amant gourmand d'Uranie et à son rire dionysiaque.

Les costumes ne reflètent pas exactement la mode de la fin du XIX^e : les robes sont longues mais dépourvues des falbalas de l'époque. Les personnages échappent ainsi aux contingences d'un temps historique, ce qui nous les rend plus proches. Uranie, la voyageuse et l'organiste à l'église, porte un vêtement bourgogne foncé – genre tenue d'amazone – qui accentue sa taille élancée et son allure de femme active. Émilie, la recluse, paraît toute fragile dans ses modestes mais gracieuses robes de maison, l'une jaune (de la couleur chaude du soleil) et l'autre blanche (de la teinte blafarde de la lune). Deux habits de lumière, comme si ces astres imprégnaient le personnage de leur énergie spécifique : celle de l'esprit et de l'âme, de la pensée et du rêve. Les éclairages baignent aussi la scène de lueurs solaires et lunaires, tour à tour éclatantes et modulées. Dans cette ambiance, les comédiennes occupent l'espace à l'intérieur d'une chorégraphie menée avec finesse et sobriété, sans pas gratuits ni gestes inutiles.

Même si Émilie et Uranie, sous un certain angle, s'apparentent aux *animæ* de leur créateur dont elles traduisent les enjeux artistiques et existentiels, il faut admettre qu'elles s'en détachent néanmoins sans équivoque. S'imposant à part entière comme personnages de chair, d'intelligence et de sentiments, elles offrent l'expérience d'un lien exceptionnel entre deux sœurs qui se questionnent et s'épaulent – avec lucidité, respect, complicité, humour et amour – tout au long de leur existence, en particulier au cours des étapes de transition inévitables. Yvette Théraulaz et Véronique Mermoud expriment cette intense relation sororale sans négliger aucune des nuances qui la façonnent : de la joie des retrouvailles au regret des séparations, des discussions philosophiques aux épanchements lyriques, du trop-plein au non-dit. Yvette Théraulaz incarne une Émilie d'une douce fébrilité, qui parle lentement comme si elle mordait dans les mots pour en extraire toute la saveur, et qui les mâche comme s'ils étaient trop précieux pour être avalés tout ronds. Véronique Mermoud crée une Uranie forte et tendre. Elle admire et maternelle sa sœur, déplace beaucoup d'air dans ses mouvements et, surtout, manifeste un sens éloquent de l'écoute.

Superbement dirigées par Philippe Morand – qui n'a pas changé un iota à la parlure de Michel Garneau –, les interprètes d'*Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* ont en outre l'immense mérite de rendre justice à un texte complexe et exigeant, riche de style et lourd d'idées, sans renoncer pour autant à prêter vie avec autant de passion à deux femmes singulières en amour avec l'amour, l'art et le monde. Amérique, Québec, Suisse... Quel itinéraire pour la recluse vieille fille aux yeux de confiture ! j